

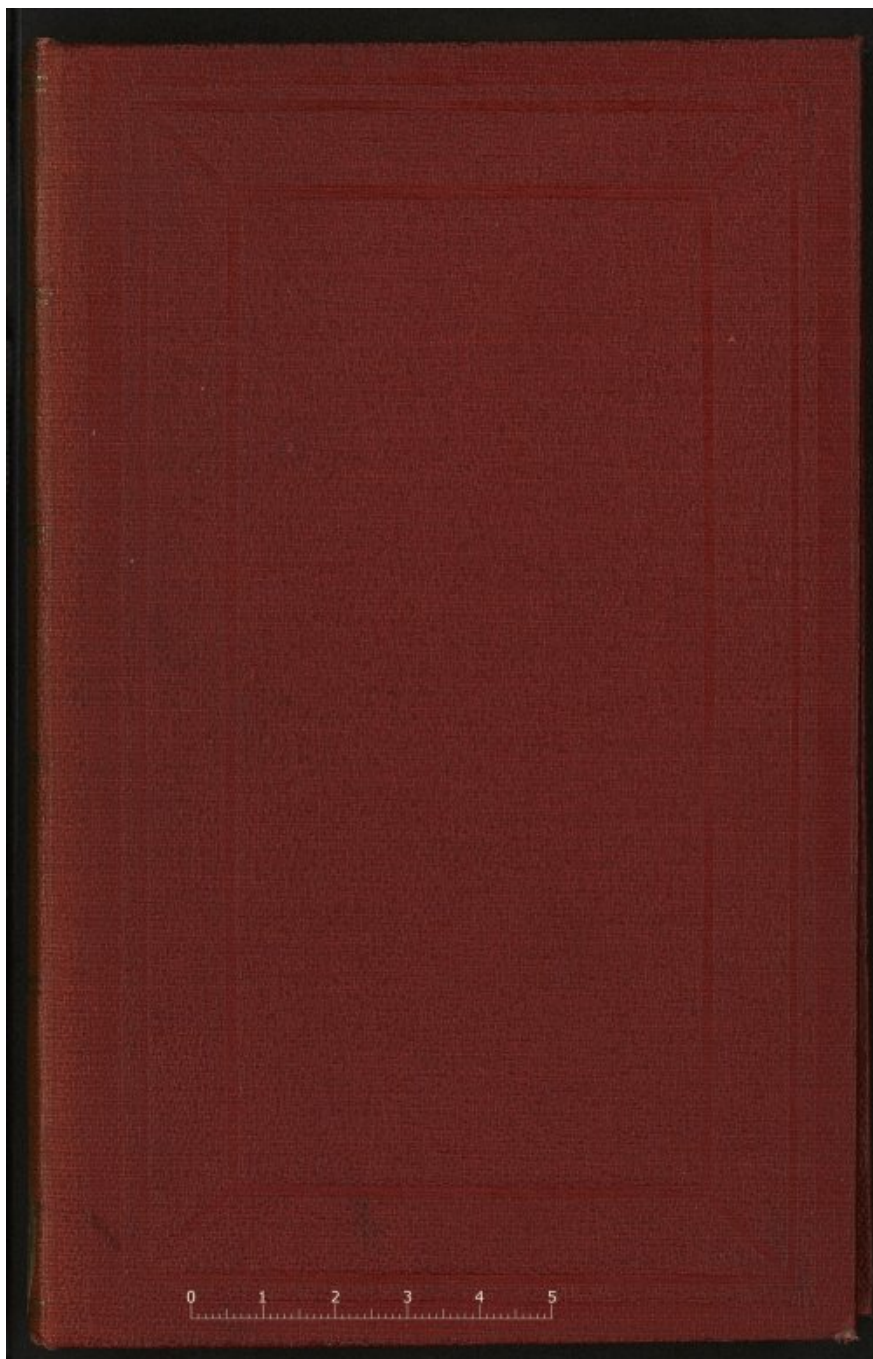
Bibliothèque numérique

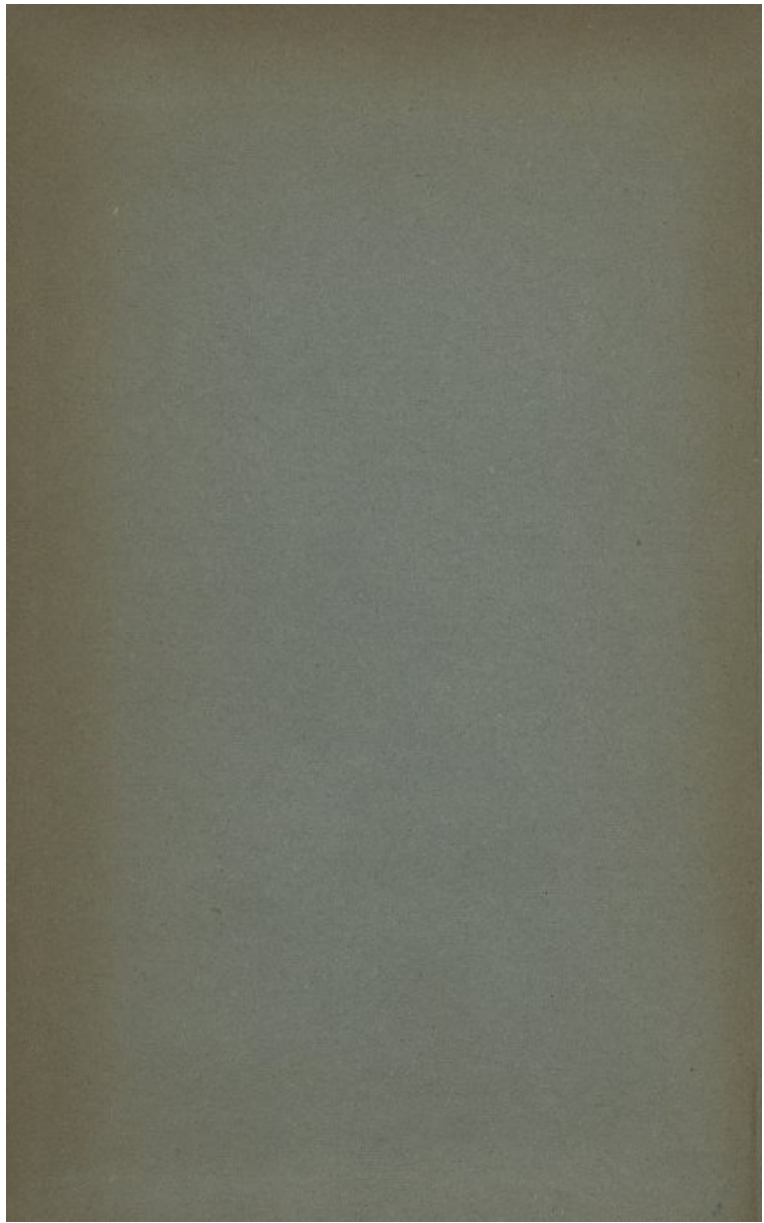
medic@

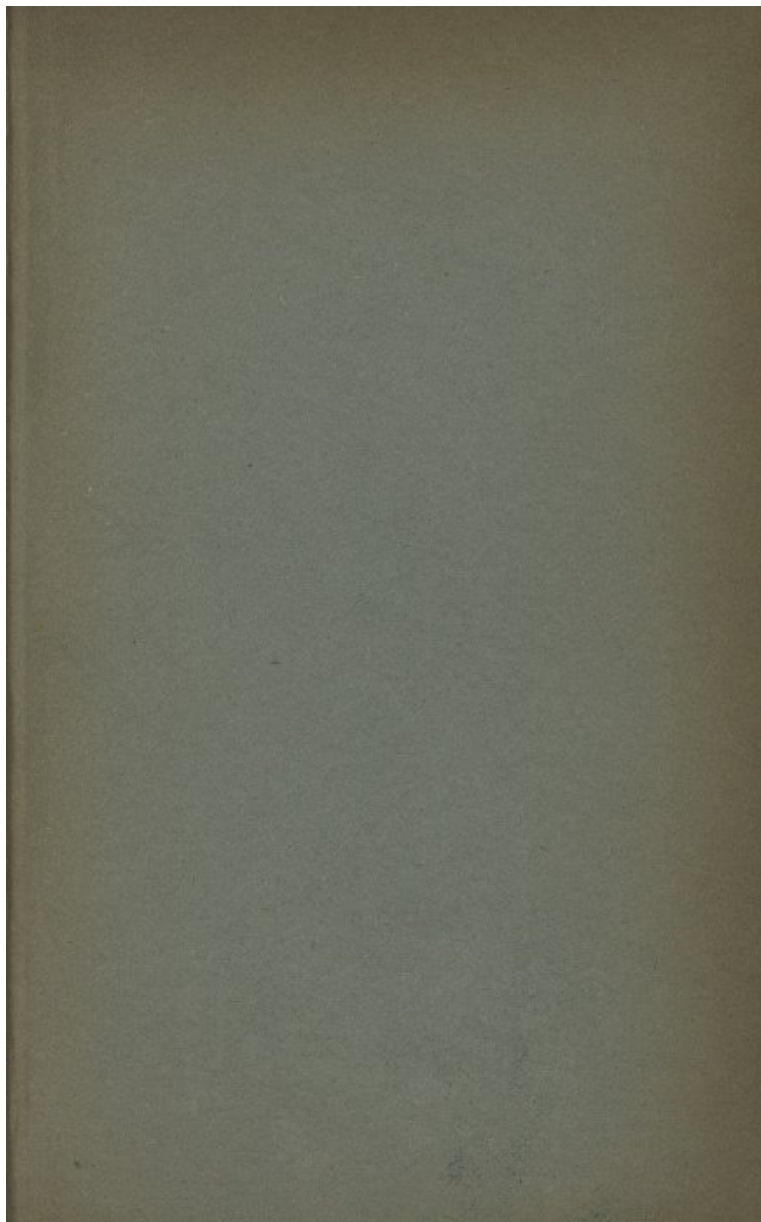
**Genevoix, Emile. Les rimes de
l'officine**

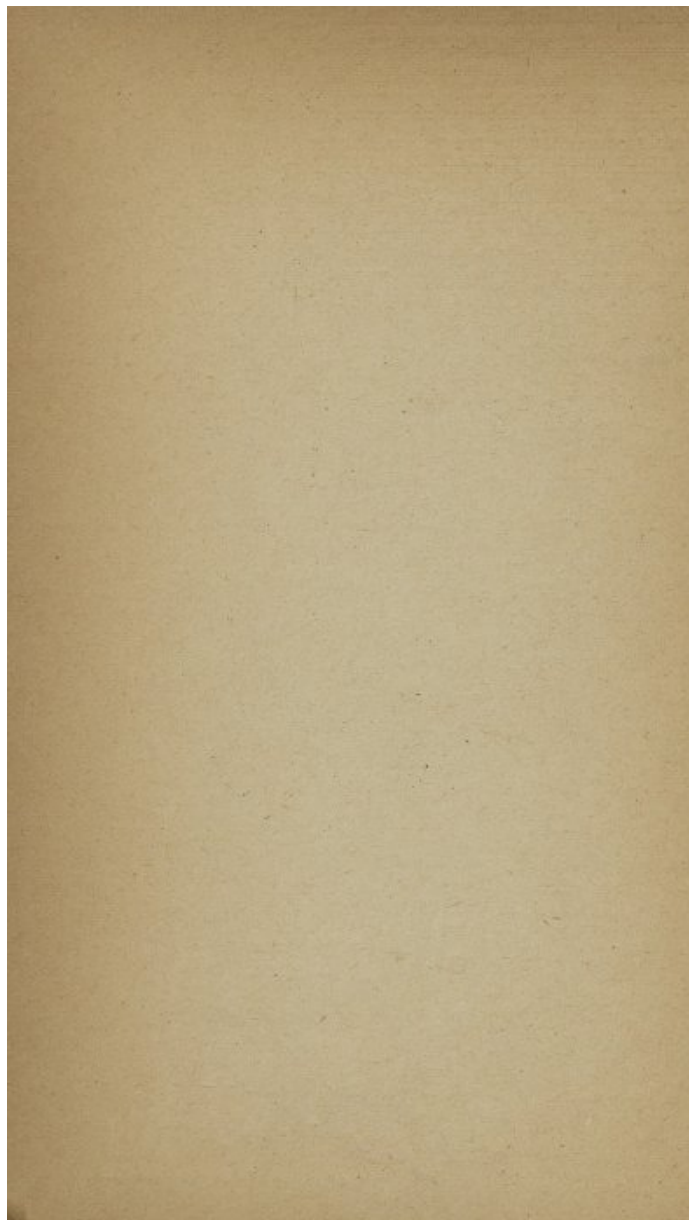
Paris : V. Adrien Delahaye et Cie, 1875.

Cote : Pharmacie 13581









LES

RIMES DE L'OFFICINE



PARIS. — A. PARENT, IMPRIMEUR,
Rue Monsieur-le-Prince, 29-31

Le bon usage affectueux
ÉMILE GENEVOIX *Genevoix*
13581

LES RIMES

DE

L'OFFICINE

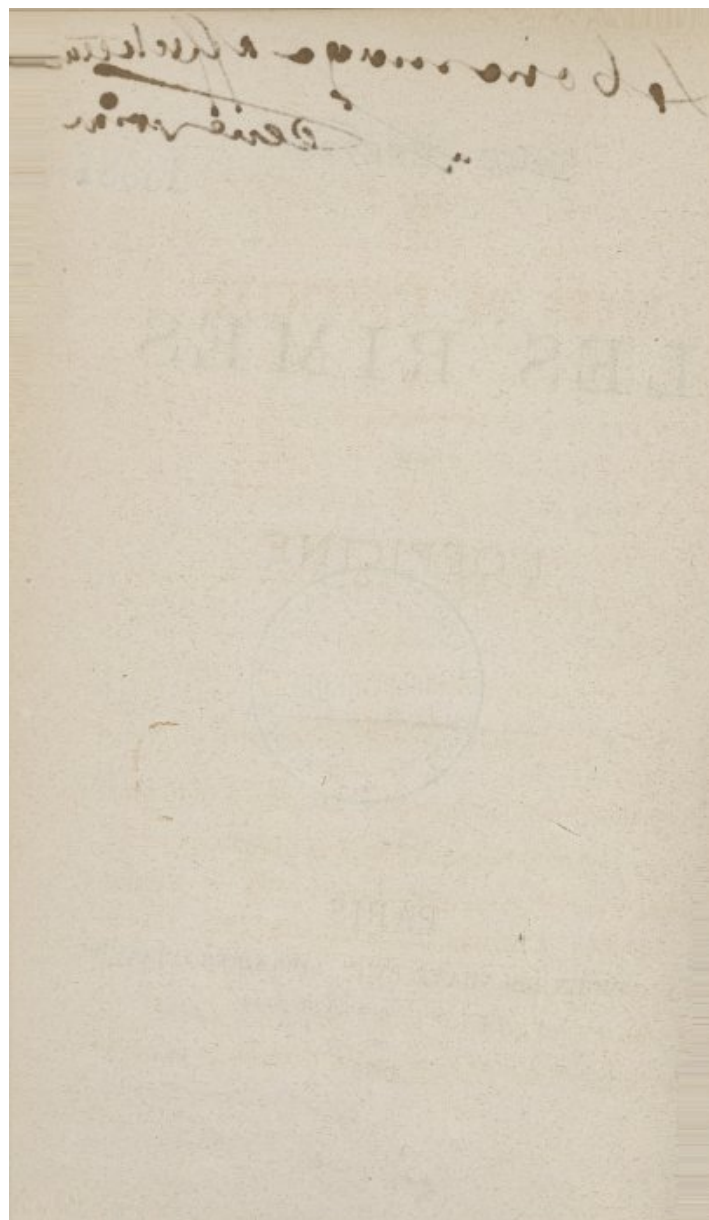


PARIS

V. ADRIEN DELAHAYE ET C^o, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

—
1875



LES

RIMES DE L'OFFICINE

AVANT-PROPOS

Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose ?

L'apostrophe de Boileau à Chapelain doit toujours résonner à l'oreille de tout pourchasseur de rimes. Aussi, ai-je prudemment battu en retraite à chaque incartade de la folle du logis, sur le dos de Pégase.

Je n'ai ni l'allure, ni les goûts d'un poète. La poésie, hélas ! ne m'a jamais bercé dans ces con-

trées éclatantes de la pensée, d'où l'heureux néophyte revient pour décrire les splendeurs d'un monde nouveau, et entraîner dans cet Eden inconnu les foules enthousiastes.

Le poète est un martyr : il faut l'immensité de la joie ou de la douleur pour ébranler le cerveau humain au point de lui faire entrevoir des horizons ignorés et éblouissants. Les conditions ordinaires de la vie sont un obstacle permanent à l'inspiration, et le poète est une rare exception dans la société.

L'extase est un état pathologique ressortissant au médecin : pour enfanter des chefs-d'œuvre, il faut le don de créer, ce qui n'est permis qu'au génie.

Le génie poétique ne court pas les rues : dans son isolement privilégié, il apparaît comme la quintessence, l'expression d'une époque ou d'un siècle; il s'incarne dans une grande injustice sociale, dans les convulsions des catastrophes humaines, dans les apothéoses de la gloire, dans le

sacrifice, le dévouement, l'amour, la pitié ou la haine.

Il raconte, chante, maudit ou bénit du haut des régions de l'idéal. Il plane sur l'humanité et semble son guide dans sa pérégrination incessante.

Ses chants sont le *poème*, la *tragédie*, la *comédie*, l'*ode*. Il prélude par narrations, descriptions, mise en scène. On comprend que le milieu où il vit joue un grand rôle dans les richesses et les images de son style ; aussi apparaît-il plus fréquemment dans les contrées pleines de soleil, ou tourmentées, que sur les terres froides et unies.

Il met les peuples en mouvement ; il assiste à leur naissance ou à leur agonie ; il est le témoin de leurs querelles ; il exalte leurs victoires et pleure leurs défaites ; il lègue à la postérité les actions d'éclat, les miracles de la vertu, les merveilles de l'héroïsme patriotique ou religieux ; ses accents les plus élevés sont pour l'amour, et il parle souvent pour son compte ; il cloue au pilori le vice ; il

se joue longuement des ridicules et des actions odieuses pour mieux les flétrir ; il stigmatise la tyrannie ; il immortalise les luttes de la liberté.

On conçoit qu'il a plus de chance de se développer chez un peuple héroïque, généreux, vivant de sentiments élevés, que dans une nation méthodique, froide, n'aspirant qu'aux jouissances matérielles et aux succès mathématiques.

Mais son véritable trône est un monceau de ruines. La patrie mourante ou éteinte, les crimes et les ruines de la guerre civile, les déchirements de l'amour conjugal ou filial sont les ailes puissantes qui l'élèvent plus sûrement dans les sphères du lyrisme, d'où il verse sur les siècles émerveillés les notes sublimes du sanglot, ou les accents émus du désespoir, de l'espérance.

Parfois, le génie se rogne les ailes : le souffle nécessaire aux altitudes lui fait défaut ; il descend modestement sur la terre, et, charmeur incomparable, il se fait *Drame*, *Fable* ou *Nouvelle*.

Son but est le même : il moralise ; ses armes ne

sont plus celles d'un géant ; c'est le fleuret du gentilhomme, la badine de l'homme d'esprit.

Il hante de plus près la société et l'individualité humaines. Son théâtre est la vie habituelle ; il compose une action faite des allées et venues des gens qu'on coudoie chaque jour. Le masque est transparent, et sous sa dentelle les noms s'estompent à tour de rôle. L'émotion naît d'une intrigue qui pourrait nous enlacer dans ses mailles ; le rire, des facéties ramassées sur les places publiques et dans les salons ; l'intérêt, d'un mariage longtemps empêché, toujours accompli.

L'esprit court comme un torrent ou comme un filet d'eau dans les péripéties de l'historiette, et nous devenons meilleurs à la condition d'avoir été émus, déridés, intrigués.

Sa lyre baisse-t-elle d'un ton, le génie plante la bonhomie dans la morale ; sa baguette enchantée donne la volonté, l'intelligence, la malice même à tous les êtres de la création.

Les vices de l'homme, les défaillances de la

pauvreté, les forfanteries de la richesse, les outrecuidances et les infamies de la puissance, à sa voix, s'incarnent dans un animal, dans une plante. Un tableau minuscule, une scène en raccourci, ou un, deux ou trois personnages parlent vite, ou l'action ne s'attarde pas, suffisent au plus délicieux conseil, à la plus efficace correction.

Le vers se fait concis ; il s'arrondit en un miroir fidèle, et n'a pas la prétention du tableau ; il indique plus qu'il ne dit ; sans poser une énigme, il la fait pressentir, et la transparence est telle qu'elle est un charme de plus pour le lecteur captivé.

Le poète vient-il à faire l'école buissonnière dans les méandres de la fantaisie, il y récolte une ample moisson de tableaux ravissants, où la lumière abonde, dont les personnages deviennent populaires, atteignent parfois aux sommets inaccessibles de la pensée, et en rapportent pour le trésor intellectuel de l'humanité de nouvelles et précieuses richesses.

Les variétés de ces sortes de productions sont

innombrables. Elles sont la synthèse des ondoyantes manifestations de l'âme, des grands et petits événements de la vie, des travers, des erreurs, des vertus de telle ou telle agglomération sociale.

Elles se meuvent le plus ordinairement entre des horizons restreints, s'attachant aux détails, photographiant la nature, fouillant les moindres replis du cœur, et se généralisant d'autant plus qu'elles sont plus à la portée des masses, qu'elles les intéressent davantage par le coloris et la netteté des descriptions et des portraits.

Elles s'adressent aux écarts de la passion comme aux pures expansions de la foi ; si elles ont des strophes pour la matière et ses évolutions, elles s'épurent en de fervents cantiques, monologues de l'âme parlant à son Créateur, prières de la créature à Dieu.

Enfin, armées de lanières vengeresses, elles semblent se complaire dans une critique ardente, redressant la vanité et la sottise sans pitié, tuant l'amour-propre à coups d'épingle, et le vice par l'argumentation d'une logique implacable.

¶ Dans ces combats, la poésie, devenue sévère, perd de sa grâce ; elle troque sa fraîcheur virginale contre le masque de l'austère philosophie. En de telles occurrences, elle ne conserve sa forme sacrée que pour les ressources imagées du style et une concision acérée. La prose magistrale porte des coups plus rudes.

La poésie s'égare encore dans des manifestations plus modestes : elle se fait légère et descend au *couplet* ; elle se gonfle d'esprit et devient la *chanson* ; elle se joue dans les difficultés de la forme, et se déguise en *impromptu*, en *rondo*, en *sonnet*, etc.

Sous ses costumes moins sérieux, grâce au talent d'adeptes privilégiés, elle conserve parfois les charmes de son immortalité. Elle emprunte à la diction rapide ou harmonique un élément précieux de vitalité, et sous la forme d'un refrain ou d'une chute de vers, elle peut graver sur l'airain de la tradition une pensée salutaire, un jugement sans appel, une explosion de l'âme.

— — —

Les chants sont la langue du patriotisme, de l'amour et de la foi. La chanson elle-même, avec ses accès de gaieté, son rire anacréontique, sa nuance rabelaisienne, a traversé et traversera les siècles, parce qu'elle est un sourire de la vie, qu'elle a été la consolation des opprimés, le châtimement des oppresseurs, et qu'elle sera toujours la parole aimée et imagée du peuple.

Dans tous ces genres, les poètes ont glané ou semé. Les semeurs sont rares; ils traversent les siècles sans craindre l'oubli. Les glaneurs sont les mercenaires payés par la génération présente, et dont les générations qui suivent ignorent le nom.

Mais à côté de ces poètes de génie ou d'occasion, quelle foule de rimeurs vulgaires, entêtés, jaloux, sorte de manœuvres inconscients, vivant du mécanisme plus que de la pensée, et desquels Horace a sans doute voulu parler en constatant leur caractère aigri :

Genus irritabile vatum.

1.

Ces tristes rimeurs essoufflés prennent éternellement la proie pour l'ombre ; dans leurs inspirations de convention, ils usent péniblement leur existence et la patience de leurs rares lecteurs.

Ils sont à l'affût de tous les concours, des matinées et soirées littéraires ; ils ne parlent de Pétrarque qu'avec des larmes dans la voix, et les œillets d'Isaure n'ont pas de plus fervents admirateurs.

Au-dessous de ces disciples assidus de Thalie, de Melpomène ou de Polymnie, la rime conserve des adeptes amateurs qui ont commis leurs péchés rimés de jeunesse, ou qui, suivant la circonstance, ou le désœuvrement, emprisonnent encore leurs impressions dans le moule sacré.

Il faut l'avouer, le moule est souvent profané ; le prosaïsme le plus vulgaire s'y étale sans vergogne, et, ni la noblesse, ni l'élévation, ni la nouveauté des idées ne viennent en améliorer la forme. C'est de la versification de rimeurs sans prétention, faite pour le huis-clos, et ne rougissant

pas plus de leurs fautes qu'un quatuor de virtuoses médiocres, égarés dans un salon, loin des oreilles chatouilleuses du Conservatoire.

Rien de mieux pour ces versifications intermittentes que le silence du carton ; et heureux leurs auteurs ignorés s'ils peuvent dire :

Oui, mon verre est petit, mais je bois dans mon verre !

Hélas ! les Musset sont plus rares que les siècles.

Le silence du carton est la sauvegarde de la société contre le déluge des productions de l'esprit humain. On s'adresse ce raisonnement irréfutable, et quand le carton se gonfle à rompre, quand les flammes du foyer s'avancent sournoisement pour donner au trop plein du carton la tentation du bûcher ; quand, vingt fois, on a hésité à consommer le sacrifice, il vient une heure de faiblesse ; la voix du sang, de l'amour-propre, veux-je dire, se hâte de plaider pour ces enfants perdus de l'imagination, et on refuse de les immoler.

De ce premier refus naît une autre concession : si ces pages légères ne sont ni pour la flamme ni pour le panier, pourquoi les condamner à la prison perpétuelle, et ne pas leur donner l'hospitalité du livre ?

Habillées à la moderne, en *neuf* ou en *dix* bien réguliers, entourées d'une auréole blanche glacée, peut-être feront-elles meilleure figure ?

En pareil cas, le *peut-être* d'un auteur est bien près de l'affirmation ;

« *mes petits sont mignons,*
« *Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons.* »

Telle a été, ami lecteur, la série des impressions qui ont préludé à la publication des rimes tombées de ma plume depuis trente ans.

Aucune de ces rimes n'est née pour cet honneur, et si elles ont détaillé ma prose en lignes symétriques, cette gymnastique est une habitude de cunesse, presque une tyrannie.

Je sais bien que l'habitude n'est ni une excuse,

ni une raison ; mais me sera-t-il permis de compter sur le bénéfice des circonstances atténuantes, quand j'aurai affirmé qu'une des grandes préoccupations de ma vie a été de la combattre ?

Dans les deux établissements (1) où s'est écoulée ma jeunesse, il y avait une académie. A jour fixe, on y donnait des fêtes littéraires : c'était un assaut de discours, de narrations, de poèmes. Dans les entr'actes de la tragédie ou de la comédie jouées entre jeunes garçons, l'heureux poète venait déclamer la pièce de vers, victorieuse au concours ; c'étaient des applaudissements, des trépignements, des rappels, s'il vous plaît ; je sortais grisé de ces séances et j'aspirais au moment où la rime ne me serait plus rebelle.

Aussi, la limais-je, la retournais-je, que Boileau en eût claqué des mains. Pas une fête, pas une visite, pas un congé, sans que le dialogue rimé, les stances élégiaques, la chanson ne fussent de la

(1) Ajain et Fellelin, Creuse.

partie. Aussi, fallait-il être paresseux jusqu'au bout des ongles, avoir l'imagination obtuse, ou la bosse des mathématiques bien arrondie pour résister à cet entraînement.

Et ce n'est pas tout ; ce qui m'a perdu, c'est l'appât d'une friandise, d'un plat appétissant.

A Felletin, l'heureux chansonnier, dont les rimes prévalaient, recevait un plantureux dessert les jours de congé ordinaire et, en sus, une part du rôti des professeurs, quand c'était fête carillonnée. On versait au chanteur du poète, quand celui-ci avait la voix fausse, une rasade de vieux vin ; c'était l'usage.

A seize ans, en présence du modeste ordinaire d'un collège, où le prix de la pension annuelle oscillait entre trois et quatre cents francs, peut-on faire un crime à un apprenti poète d'avoir troqué des vers contre une aile de poulet ? et quels vers, grands dieux ?

Malgré ces usages, il était survenu à Felletin un interrègne. Octave Lacroix, le poète en pied du

vieux collège, les satellites de ce jeune inspiré qui, depuis, après avoir longtemps assisté Sainte-Beuve comme secrétaire, a versé ses images et son coloris dans la critique, étaient allés redoubler leur rhétorique et leur philosophie sur d'autres bancs. L'inspirateur, l'Apollon de cette jeunesse ardente, l'abbé Delor, échangeait l'enseignement des belles-lettres contre le ministère sacré.

Plus de conseils, plus d'exemples, plus d'incitations; on vantait les années écoulées; les cigales et les rossignols s'étaient envolés; il ne restait plus que le froid calcul de la fourmi. L'académie fut dissoute, et le temps consacré aux mathématiques doublé. Rien n'y fit; je rimais avec fureur, et dès ma seconde, j'eus les honneurs du théâtre pour une églogue enfantine à trois personnages, dont j'ai perdu le souvenir.

En dehors des traditions, Felletin, avec ses vieilles murailles, ses églises du moyen âge, sa couronne de sapins et de mélèzes, ses montagnes escarpées, ses roches nues, ses prairies toujours

vertes, sa Creuse et sa Roseille, deux gaves limpides égarées en pleine France, ses routes accidentées, ses plaines sans fin couvertes de genêts et de bruyères, ses filatures, ses fabriques de tapis, sa population bariolée, Felletin tenait sans cesse l'œil en éveil et l'esprit sous le charme.

Tout, jusqu'à l'âpreté du climat, y assainissait le corps et l'âme.

Sous l'ancienne législation, avant la liberté de l'enseignement secondaire, ce collège était un des rares établissements municipaux tenus par des prêtres et inspectés par l'Université.

Il résultait de cette situation mixte une tolérance tacite, un profond libéralisme où pouvaient se tremper les caractères et se former la volonté. Pour peu que le travail fût accepté comme la règle, le maître et l'élève traitaient d'égal à égal, ou mieux d'ami à ami.

Les longues excursions vers les hautes montagnes, à la villa du collège, Villefort, — charmante oasis perdue dans les grands bois, où s'aiguissait

l'appétit, se trempaient les muscles et s'éveillait l'esprit, — cimentaient l'affection née de la classe et adoucissaient les arêtes de la crainte ou du respect par le commerce d'une paternelle familiarité. Les professeurs, jeunes ou vieux, jouaient avec les enfants; c'était l'occasion agréable d'étudier et de redresser la nature dans l'initiative de ses prime-sautières expansions.

Ce n'était pas tout : une œuvre admirable à son origine, la société de Saint-Vincent-de-Paul, qui n'était alors qu'une manifestation spontanée de la charité, et dont l'organisation n'était pas encore une arme de prosélytisme ultramontain, s'était installée dès la première année de sa naissance, dans le collège de Felletin.

L'association avait ses coudées franches ; les élèves des trois classes supérieures avaient le droit d'en faire partie, sans y être contraints. Le bureau était nommé par les sociétaires. Aucune pression, aucune surveillance directe n'étaient exercées par les professeurs, qui ne pouvaient

être membres titulaires. Le règlement, approuvé par le directeur du collège était la seule règle. On faisait le bien avec une entière initiative, et ces modestes bonnes œuvres étaient l'apprentissage de la bienfaisance pour les jours longs ou courts de la vie.

N'était-ce pas un spectacle touchant que la vue de ces enfants en quête de la misère, portant, deux par deux, chaque jeudi, le pain, l'obole et la parole affectueuse aux vieillards, aux infirmes de la ville; s'en allant avec leur cœur, leur offrande et leur sourire, par les ruelles obscures des bas quartiers avoisinant les usines? Ne s'exerçaient-ils pas à la saine liberté de l'âge mûr, par cet apostolat confié à leur honneur? On était libre, on pouvait circuler à sa guise, et jamais le moindre abus, jamais la plus petite incartade!

Et les enfants des pauvres! ils étaient cinquante, soixante, assidus à l'école de midi, où d'autres enfants, souvent du même âge, leur fai-

saient gravement la classe, aux dépens des loisirs de leur récréation.

Trois divisions étaient installées pour suffire à toutes les exigences de l'enseignement primaire. Nous nommions ces écoliers, noirs et huileux, des filatures, nos enfants, et ils avaient pour nous une affection vraiment filiale.

Pour eux, l'enseignement pédagogique ne suffisait pas ; nous avions des jeux, des concours, des distributions de prix solennelles.

Leur intelligence, leur cœur, leurs distractions n'étaient pas notre seul souci ; les restes du réfectoire leur appartenaient ; le linge, le vêtement, la chaussure, s'amassaient pour eux dans un spacieux vestiaire, que les dames du dehors, les religieuses et les lingères dudedans, le portier, cordonnier de fondation, tenaient en parfait état.

Et d'où venaient les rentes pour ces dépenses ? Des cotisations, des quêtes, des loteries et, surtout, des profits de la boutique, des redevances des jeux. Les plus habiles, les fortes têtes en cal-

cul de la société étaient chargés du comptoir et de la caisse. Tous les livres, les fournitures de bureau, les jouets, les friandises du collège étaient vendus par l'association au profit de l'œuvre.

A Villefort, dans les longs congés de l'été, le billard, les tonneaux, les quilles, les raquettes, etc., étaient l'objet d'un fermage, et chaque congé rapportait trente, quarante, cinquante francs aux pauvres. C'était la saveur du plaisir ; aussi, s'en donnait-on à cœur joie.

Le budget oscillait entre huit et dix mille francs ; que d'efforts pour l'alimenter ; on s'adressait aux parents, aux amis ; on organisait des concerts, pour lesquels la Société philharmonique de la ville s'unissait à la musique du collège ; les poètes, les embryons de poète, pour mieux dire, étaient mis en réquisition, et voilà comment on était incité à rimer.

Tout allait au mieux, quand vint un ordre de la société centrale, imposant les pratiques religieuses à heure fixe et en commun. J'étais alors prési-

dent; je donnai ma démission, n'ayant jamais admis, pas même au collège, qu'on fit bon marché de la conscience et qu'on la soumit à un mot d'ordre, à une manœuvre, comme un peloton sur le terrain.

Un mot magique, flambeau de la jeunesse, le mot liberté était, là-bas, à cette époque, en grand honneur. O'Connell, Lacordaire et Montalembert, après Lamennais, avaient soulevé le catholicisme avec leur éloquence, dans leur croisade contre l'égoïsme universitaire. Le gouvernement de juillet, embourbé dans ses restrictions doctrinaires, succombait déjà sous les anathèmes du libéralisme. Les échos de Notre-Dame et du Luxembourg se répercutaient dans nos montagnes, et nous marchions vers l'avenir le cœur rempli de généreuses pensées.

Nous acceptions la liberté comme un devoir découlant de deux principes : le patriotisme, règne incontesté de la loi ; la tolérance, respect des droits d'autrui.

Notre patriotisme était légalement l'ennemi des doctrines ultramontaines, et notre tolérance nous présentait la conscience humaine comme une propriété inviolable et sacrée.

L'Italie libérale se soulevait à la voix de Pie IX ; notre foi était d'accord avec nos aspirations pour acclamer la République.

Aussi, fûmes-nous des plus empressés et des plus convaincus à la saluer en 1848. Beaucoup des enthousiastes d'alors ont rebroussé chemin et abandonné leur idole. Leur défection nous la rend plus chère.

Nous ne pouvons comprendre ces fluctuations de l'esprit autrement que par l'influence d'un calcul machiavélique ou d'une lassitude sénile. Pour arriver à la puissance, soit spirituelle, soit temporelle, on s'affuble des parures attrayantes de la liberté. Aussitôt le but atteint, on renie le génie qui a fait vaincre ; on le dépouille, quand on ne le musèle pas, et on endosse le cilice de l'infail-

libilité ou la raison d'Etat. Cette chère liberté ne serait-elle que le marchepied de l'ambition?

Il est vrai que les libéraux parvenus s'empres-
sent de puiser de nouvelles armes dans la confu-
sion des principes; par eux la liberté devient pour
autrui l'obéissance passive. Quand ils ne la dégui-
sent pas pour servir leurs intérêts, ils la garrottent
si solidement dans les lois humaines ou divines,
qu'elle n'a plus qu'à périr étouffée, à moins que,
par un effort qui lui est habituel, et qui forme
les grandes phases de l'histoire de l'humanité, elle
ne renverse ses geoliers pour éblouir, charmer ou
épouvanter le monde. Car, plus les années de sa
captivité sont longues, plus l'effort musculaire
pour rompre ses chaînes est violent, plus la so-
ciété est ébranlée.

Quand la société humaine se lassera-t-elle de
ces sanglantes et ruineuses expériences? Quand
les hommes qui la gouvernent comprendront-ils
qu'ils tournent éternellement dans un cercle vi-
cieux, en courant à la civilisation, alors qu'ils

suppriment ou réduisent à l'impuissance le seul moteur qui puisse les y conduire ? Quel fou serait ce mécanicien qui, pour franchir l'espace, éteindrait ou ferait sauter sa locomotive ?

Heureusement que la liberté, qui n'est autre que l'humanité militante, malgré ses souffrances séculaires, est immortelle et survit à ses tortionnaires.

C'est la foi du sincère libéralisme, et, en 1848, c'était notre enthousiasme.

Liberté ! 1848 ! République ! tels furent les bégaiements de ma muse de dix-huit à vingt ans : bégaiements intermittents qui ne pouvaient concorder avec les occupations assidues de l'apprentissage en pharmacie, et qui ne prirent une forme que pendant un repos forcé de quelques mois, dû à l'égratignure de l'un de mes tibias par une balle vagabonde du 24 juin.

Puis vint la vie professionnelle, vie de lutttes. La bienveillance de mes confrères me lança dans la bagarre, et pendant vingt ans, dignitaire de leur société, ou journaliste, j'eus à faire face à toutes

les attaques, à réfuter brochures et discours, à étudier la stratégie, à aller de la défensive à l'offensive, à vivre sur la brèche.

J'avais à combattre pour la liberté, et j'y mettais tout mon courage.

Passant du grave au doux, du plaisant au sévère,

aux rapports officiels succédaient les mémoires, aux articles techniques les chroniques badines, et, comme intermèdes, en guise de délassement, des apologues, des fables, des poésies lourdes ou légères. C'était encore l'emploi de la rime, et comme elle venait en forme de toasts, à l'heure où l'estomac satisfait prédispose à la bienveillance, le rimeur pouvait se croire encouragé.

Quand ce fut le tour de l'administration municipale, le contact des enfants des écoles, les mœurs locales plus ou moins intéressantes, la tradition, l'histoire du passé, l'événement de passage digne du souvenir, furent une autre source sinon poétique, du moins morale, de conseils et

d'allusions en vers. Le plus souvent je devais m'adresser aux enfants, et je pensais fixer plus utilement leur attention et stimuler leur amour-propre, en prenant dans leurs rangs l'interprète de ma pensée. La voix d'un petit camarade ou d'une jeune compagne trouve un écho plus docile dans le cœur de l'enfance.

Tels ont été les divers champs d'action de ma muse prosaïque. Sa voix, toujours intermittente, ne s'est élevée qu'à de rares intervalles, heureuse de revenir au silence.

En ouvrant la cage de carton à ces rimes faciles, je les expose sûrement à une lourde chute ; elles n'ont rien de ce qui permet le vol dans l'espace, ni le muscle, ni la grâce, ni la fraîcheur, ni la force. Elles ne s'adressent au reste qu'à un petit cercle d'amis, qui pourront les faire voltiger dans l'intimité, suppléant à leur faiblesse par l'affection et quelques bribes de souvenir.

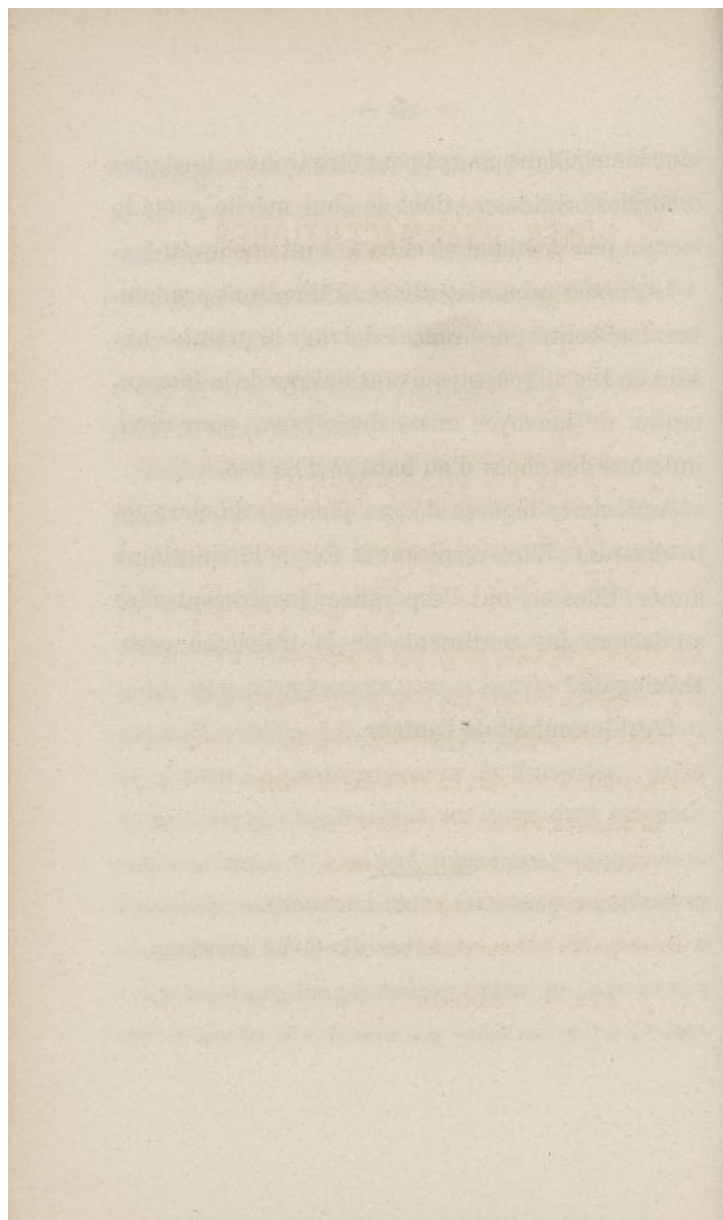
Je consacre les premières pages de ce livre aux *rimes sur la pharmacie*. Ce sont celles où le lec-

teur bienveillant pourra peut-être trouver quelques éclaircies originales, dont le seul mérite a été le terrain peu poétique où elles se sont enchevêtrées.

Les *rimes administratives* se tiendront prudemment au centre, désireuses d'éviter le premier assaut de la critique, et, suivant l'usage de la bureaucratie, de louvoyer entre deux eaux, pour vivre indemne des chocs d'en haut et d'en bas.

Aux *rimes légères* de ma jeunesse de clore cet in-dix-huit. Elles respirent la foi de la vingtième année. Elles en ont l'espérance. Inspireront-elles au lecteur les sentiments de la troisième vertu théologale ?

C'est le souhait de l'auteur.



RIMES PHARMACEUTIQUES

A LA PHARMACIE (1)



Art simple, libéral, du public incompris,
Tes flancs ont abrité plus d'un noble génie ;
Le monde t'a raillé, t'a jeté son mépris,
Et toi, pour te venger, tu créas la chimie !
 Ton esprit tenace, inventeur,
 A cet heureux monde moderne,
Si fier de son bien-être, a donné le bonheur ;
A toi donc les honneurs de ces prix qu'on décerne

(1) Banquet des pharmaciens, 1855, exposition universelle.

2.

A chaque industriel vainqueur !
N'as-tu pas donné la couleur
Aux tissus dont la France est fière ?
Où nos coursiers de fer ont-ils pris la vapeur ?
Nos terres, leurs engrais ? nos mines, la lumière ?
Nos cités, le gaz éclairer ?
Partout, je vois ton œuvre : à la métallurgie
Ton creuset a rendu les métaux souples, purs ;
Le graveur et le peintre, à ta noble magie,
Prennent, l'un, le mordant des aciers les plus durs,
L'autre, tes plus beaux sels pour animer sa toile.
Les travaux de tes fils ont paré l'univers ;
Des grossières erreurs ils ont rompu le voile :
Leurs penses neufs et vrais, véritables éclairs,
Nous ont illuminé de mille découvertes !
C'est notre orgueil à nous. Plus d'un autre fleuron
Brille au vieux caducée, et d'aussi brillants, certes !
Que ceux venus de loin ! Noble profession,
Tu donnes tes trésors à la thérapeutique ;
En lutte avec la mort, souvent tu la fais fuir ;
Tes enfants ont créé la chimie organique,
La reine du présent, l'espoir de l'avenir,

Qui dévoile au grand jour les secrets de Dieu même,
Par toi, le crime avoue et n'est plus impuni ;
Par toi, l'agriculteur connaît le grain qu'il sème ;
Beaucoup de nos savants, au nom grand et béni,
Dont le fécond génie est l'orgueil de la France,
Enfants du peuple, un jour, sans fortune et sans pain,
Sont venus sur ton sein s'allaiter de science,
Ce lait des forts ! Savants, n'oubliez pas la main

Qui vous secourut la première !

Oui, notre art, quoique simple, obscur,
A mis plus d'un rayon dans ces flots de lumière
Où brillent tous les arts ! quel est le souffle impur

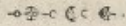
Qui s'attache à notre carrière ?

De lois faites pour nous on nous donne l'espoir,
Espoir toujours déçu.... de notre art on se rie,
Et cependant, par nous, les lettres, le savoir
S'unissent au négoce, enfantent l'industrie ;
Car nous vendons, hélas ! et, pour nos détracteurs,
C'est un crime inouï.... Mais, si dame Fortune
Nous permettait pour rien de livrer nos labeurs,
On nous vanterait fort ; la louange importune
Ferait de nous des Dieux... Fi pour leur déité !

Vendeurs intelligents, étendons nos échanges ;
Aujourd'hui, le commerce est la vitalité.
Laissons-les s'agiter ces protecteurs étranges
Qui s'alarment si fort pour notre dignité.

Certains de l'absorber un jour dans notre sein,
Luttons contre un passé trop bruyant dans sa cendre,
Pour chasser les frelons resserrons notre essaim ;
Montons vers le progrès, gardons-nous de descendre :
Le succès vient toujours à l'honnête dessein.

Puis des législateurs poindra la bienveillance,
Laissons aux lois le temps de naître et de mûrir,
Nous, cultivons notre art avec cœur et science,
Le garant du triomphe est votre prévoyance,
Collègues et amis, buvons à l'avenir !



1855

A. QUEVENNE (1)



La terre est froide ici; les têtes les plus fières
Viennent de temps à autre y saluer la Mort;
La Mort! notre maîtresse à tous! Tombes austères,
A cet hôte donnez la paix qu'on trouve au port!
Le calme de la tombe est la part de tout homme;
C'est la tienne, aujourd'hui, modèle des savants,
Digne des temps anciens de la Grèce et de Rome;
Dors en paix : tes travaux sont des travaux géants.
Ta vie à toi ne fut qu'une longue analyse,
Ton tribut est payé : tes écrits estimés
Vivront dans l'avenir, et la science éprise
T'appellera toujours un de ses fils aimés!

(1) Obsèques de Quevenne, pharmacien en chef de la
Charité.

Car tu l'aimas par rage, et ta persévérance,
A la choyer, devait rendre ton cœur jaloux !
Grisé par cet amour, Brutus de la science,
Tu fus rude pour toi, bon, doux, humble pour tous.
Ni plaisir, ni bien être ; un peu du nécessaire
Entretenait la vie en ton corps épuisé ;
Ombre ou spectre vivant, depuis longtemps, la terre
T'attirait vers son sein comme un roseau brisé !
La mort t'a terrassé, toi qui luttais contre elle ;
Ta mémoire est à nous, ta gloire à l'avenir ;
Va retremper ton âme à la source éternelle !
Ta mort sera pour nous le fécond souvenir !



1857

L'EGOISME ET LE BON SENS (1)



Certain docteur émet d'étranges plaintes,
La jalousie a dû les enfanter :
Mais dans nos rangs j'entends maintes complaints
Faisant chorus pour nous persécuter.

L'un, du codex très-fervent prosélyte,
Attend de lui la fortune et l'honneur;
L'autre prétend que si l'art périlite,
On doit s'en prendre au charlatan hâbleur;

Un tel attache au nombre d'officines
Le grand secret qui nous fait végéter;
Tel autre veut chambres de disciplines,
Enfin un tel ne veut que gourmander !

(1) Banquet de la Société de prévoyance : extrait d'une
réponse à un docteur chagrin.

Qu'une œuvre utile advienne, à sa défaite
Rèvent bientôt les preux du lendemain ;
Au camp voisin surgit un faux prophète
Jetant le doute aux peureux du chemin.

Au mal ardent chacun porte remède ;
De toute part surgissent les docteurs ;
Pauvre malade, appelle vite à l'aide.
Chasse bien loin ces remèdes trompeurs !

N'est-il pas dans notre âme une fibre plus sainte,
Sachant vibrer parfois à ce mot : liberté ?
De ce mot dans nos mœurs mettons partout l'empreint
Et consacrons nos droits par notre dignité.

Que chacun marche au but, guidé par l'aptitude ;
A l'un, il faut le bruit, les affaires à flots ;
A l'autre, avec le gain le calme de l'étude ;
Au front brûlant, l'espoir, la jalousie aux sots.

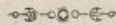
Que l'intérêt privé s'agite dans sa sphère,
Le succès l'appartient, homme laborieux !
La paresse, parfois, passe-t-elle première ?
C'est un exemple rare ; et nous n'en pouvons mieux.

Que le succès d'autrui n'allume point nos haines,
L'avenir est ouvert à notre activité;
Et puis, l'homme opulent récolte tant de peines,
Qu'il est sage souvent d'aimer l'obscurité.

Malgré tous nos efforts, jamais dans un seule moule,
Nous ne fondrons nos cœurs, nos bras et nos cerveaux;
Celui-ci plus heureux saura plaire à la foule;
Un autre n'est puissant qu'auprès de ses fourneaux.

A chacun son labeur, son succès, ses souffrances;
Aux princes de notre art, la gloire et leurs écrits;
A nous, les praticiens, le commerce et ses chances;
N'ayons donc entre nous ni morgue, ni mépris!

Honneur à nos chimistes !
Respect aux commerçants;
Plaignons les égoïstes,
Et buvons : Au bon sens !



1858

RÉALITÉ (1)

Que faire dans un gîte à moins que l'on ne songe



Les arts, la science, au progrès condamnés,
Sont du génie humain le glorieux symptôme ;
Industrie et commerce, à leur souffle, sont nés,
Comme le monde entier, atome par atome,
Le fait est sous nos yeux, vivant par notre soin ;
En niant le commerce, on vient nier la vie ;
Pour le détruire un jour, détruisez le besoin,
La faim..... Notre paresse alors sera ravie.

Nous sommes commerçants ; c'est triste, mais exact ;
Les beaux rêves dorés n'en exemptent personne ;
Il faut vivre de gain, ou par défaut de tact,
Attendre en végétant l'heure que la mort sonne.

(1) Banquet de la Société de prévoyance, à propos d'un
rêve pharmaceutique.

Un jour, on nous mit à la main,
Grâce à notre argent, un diplôme ;
L'argent nous ouvrit un chemin
Où les rêves ont quitté l'homme
Pas plus tard que le lendemain.

La réalité, de sa bouche,
Nous donna le plus froid baiser ;
En transformant ce qu'elle touche,
La raison vint sur notre couche,
Très-habile à nous dégriser.

Dans notre art, pourquoi voir souvent la gêne
S'asseoir à nos côtés ?
C'est que, pour devenir un tout hétérogène,
Nous sommes patentés.

Combien de qualités, combien de défauts même
Faut-il pour façonner un pharmacien parfait ;
Je frémis d'y penser.... pour moi, le bien suprême
Est d'aspirer, je crois, à rester imparfait.
Notre intérêt fait loi, quoiqu'on dise et qu'on fasse ;
Nous travaillons pour nous, rarement pour autrui ;

Le bien-être avant tout; après lui, l'on s'efface
Quelquefois, et l'on prend la vertu pour appui.

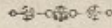
Que l'on tente un essai : cherchez dans notre France
Un collègue sévère, époux, riche..... d'enfants,
Cultivant l'officine, et, parfois la science,
Sans fortune au dehors et se serrant les flancs
Devant sa maigre caisse..... A cette humble victime
Qu'on offre un bon produit à terme, à gains très-gros ;
Si ce gain *spécial* à ses yeux est un crime,
Qu'on lui dresse un autel, je le tiens pour héros.

Vous pour qui Plutus est docile,
Et vous, enrichis par l'hymen ;
Vous, nos maîtres.... dans maint concile,
Blâmez.... la morale est facile,
A qui l'or vient à pleine main.

Sur les indolents de naissance,
Pardon, je n'ose discourir :
En avant, par obéissance,
Trêve à la jalouse impuissance,
Le siècle marche, il faut courir !

Si la route est scabreuse ou que l'erreur se glisse
Dans nos rangs resserrés,
Faisons choir sans pitié les félons dans la lice ;
Nous serons épurés.

Laissons donc rêve et songe aux lièvres de la fable ;
Suivons avec ardeur les sentiers du devoir
Faisons bien chaque chose : appétit franc à table,
Affaires et profits aux heures du comptoir !



1859

LE MARIAGE PHARMACEUTIQUE (1)



Dans ces brillants congrès, où votre foi profonde
Change en mission sainte un rôle très-ingrat,
Je crois voir des témoins discutant à la ronde,
Devant deux fiancés, les clauses d'un contrat.
Le futur couple auquel vous prêchez l'hyménée
Se regarde parfois d'un œil intelligent ;
Mais il est ennemi, souvent à longue année ;
Sa pomme de discorde est le trafic, l'argent.
La belle fiancée est grande, pauvre et brune ;
La noblesse à son front s'imprime par quartier ;
Son génie est sa dot ; ses œuvres, sa fortune ;
Son travail est un art et jamais un métier.

(1) Banquet du congrès pharmaceutique de Bordeaux.

Le fiancé, par contre, est court, blond, dans l'aisance ;
L'ordre est un dieu pour lui ; par son activité
Il fait de son métier sa corne d'abondance.
Esprit droit, positif, fier de sa loyauté,
Il pratique la vie en véritable sage,
Comme l'humble fourmi songeant au lendemain.
Sa compagne, par goût, cultive le présage,
L'idéal et la gloire au bord de son chemin.
Parfois, sombre et sévère, avide d'un problème,
Elle immole ses jours, — sublime dévouement ! —
Mais son futur époux, devant sa face blême,
Frémit, et se refuse au solennel serment.

L'union du commerce à la fière science,
Mariage ordonné par l'école et la loi,
Inspire dans nos rangs espoir ou méfiance,
Suivant le guide admis : l'intérêt ou la foi.

Aux pieds de ce bizarre couple,
On apporte des vœux, on brûle de l'encens ;
Le savant se fait doux et souple,
L'homme d'affaire vient prodiguer son bon sens.

Les projets, les discours s'entassent dans nos fêtes ;
Chacun veut apporter à la paix son tribut ;
On suit avec orgueil la voix de nos prophètes ;
Ce spectacle est touchant, mais il n'est pas le but.

La cour s'émeut et nous accorde
Des arrêts protégeant nos intérêts froissés ;
Malgré tout, la pâle discorde
Vient troubler l'union de nos deux fiancés.

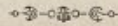
Tous deux, jaloux de notre culte,
Méprisent un commun autel ;
Ils le tiennent pour une insulte,
Comme Baal et l'Eternel.

En attendant que l'harmonie
Unisse ce couple jaloux,
Devons-nous vivre de génie
Ou courir après les gros sous ?

Dans l'incertitude où nous sommes
Du devoir et du vrai chemin,
De nos deux camps, honnêtes hommes,
Tendons-nous franchement la main.

Vos congrès nous feront connaître
Le but de notre activité ;
Ce but pour nous est le bien-être,
Et pour notre art la dignité.

A cet art tolérant et libre,
A ses fils, par leurs droits égaux,
Sans crainte pour notre équilibre,
Sablons les vieux crûs de Bordeaux !



1860

LE DIVIDENDE (1)

(Improvisation.)

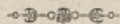


Il est un mot magique, arme du temps moderne,
Un levier colossal pour les deux continents;
Tour à tour chaque peuple, à sa voix, se prosterne,
Préférant son sourire à ceux des conquérants.

L'industrie, à ses pieds, l'adore et lui décerne
Sa plus riche couronne; il transforme en aimant
Ses chiffres pailletés que nul œil ne discerne;
La Bourse est son palais; les joueurs, ses enfants.

Comme un adroit compère, habile en contrebande,
Il s'immisce à notre œuvre, orgueilleux qu'on lui rende
Dans un art libéral large hospitalité.

Salut à tes succès, fortuné dividende!
Que ton *tant pour cent* (2) monte, et jamais ne descende;
A plein verre, je bois à ta solidité!



(1) Banquet des actionnaires de la pharmacie centrale.

(2) 13 p. 100.

1860

LA PHARMACIE DANS L'HISTOIRE (1)



Le jour où la douleur vint s'abattre sur l'homme,
L'art de guérir naquit; les peuples, pleins d'effroi,
Durent leur premier baume aux plis, non d'un diplôme,
Mais de la pourpre d'or d'un pontife ou d'un roi.
Un remède, inventé par un heureux monarque,
Donnait à sa couronne un lustre radieux;
Ses sujets le nommaient le vainqueur de la Parque,
L'avenir le classait au rang des demi-dieux.
Au delà du berceau d'Adam, de la blonde Ève,
Un roi des fleuves bleus, Ching-nong, sur papyrus,
A gravé, le premier, des plantes, de leur sève,
Les espèces, le nom, le parfum, les vertus.

(1) Banquet de la Société de prévoyance.

Les mages, les pasteurs de l'Inde et d'Arabie
Vendaient l'ambre et le nard, la gomme, l'oliban.
Le sage Salomon, — longtemps avant Tobie,
Qu'un ange, vrai docteur, guérit, — au noir Liban,
Cueillait ces fleurs, ces fruits, ces feuilles et ces tiges
Dont les sucS mélangés réveillaient son ardeur.
Les prêtres de l'Egypte, habiles en prodiges,
Dérobaient leurs rois morts au temps, roi destructeur.
Les princes, guerroyant au long siège de Troie,
Versés dans l'art des sucS, des philtres, du devin,
Arrachaient à la mort plus d'une illustre proie
Par un puissant breuvage, un liniment divin.
Après une victoire, Alexandre superbe,
Qui tenait sous ses pieds l'univers alarmé,
Pansait et guérissait avec le suc d'une herbe
Dont il eut le secret, son rival Ptolémé.
Pour rendre populaire aux Juifs leur sainte ligue,
Les sublimes pleureurs, prophètes d'Israël,
Donnaient un élixir de vin cuit sur la figue,
Et soulageaient le corps en discourant du ciel.
Dans la Grèce, Aristote, Esculape, Hippocrate
Inondaient de génie un art, dont les secrets

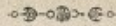
Charmèrent les loisirs des grands rois, Mithridate,
Darius, Agrippa. Les poètes distraits,
Près des rois, leurs patrons, chantaient dans mains
La noble thériaque aux royales vertus, [poèmes.]
Les baumes, les poisons, les divins apozèmes,
La puissance des dieux dans l'herbe et le fœtus.

De l'Hellespont aux bords du Gange,
Tous les rois furent nos aïeux !
Mais l'art fut traîné dans la fange
Par nos grand'mères aux doux yeux :

Cléopâtre, Artémise, Aspasia
Unirent la science à l'amour ;
Les perles, l'armoise, l'ambroisie
Ont même immortalisé leur cour.

Vint tout un peuple de courtisanes
Dans la boue et le vice entassé,
Propageant les galantes tisanes
Prises au formulaire Circé.

A nos aïeux sous bandelette !
Mais ce vin traître et sans bouquet
Est-il de galante recette ?
Nous verrons au prochain banquet.



1861

LA PHARMACIE DANS L'HISTOIRE (1)

(Suite)



J'obéis à la mode, et vous conduis à Rome :
Chez les premiers Romains, notre art, proscrit, dit-on,
Pour tout médicament n'admettait qu'un arôme,
Un arôme allemand, pris au chou de Caton.
Le chou seul apparaît, au début de la route,
Pour soulager les maux des fils de Romulus ;
Les pères sénateurs ont vécu de choucroute ;
Le fait est avéré... les témoins ne sont plus.
Honte et mille fois honte à la blonde Allemagne,
La choucroute est romaine, et c'est un très-vieux plat ;
Les Teutons l'ont trouvée en battant la campagne ;
C'est tout ce qu'ils ont pris à leur vainqueur Sylla.

(1) Banquet de la Société de prévoyance.

Quand le chou fut usé, comme s'use un remède,
Le forum fut ouvert à nos ancêtres grecs,
Archagate, Asclépie, aux fils de Nicomède,
A leurs baumes divins, à leurs onguents suspects.
L'art se prostitua dans les fanges esclaves ;
On vit la valetaille initiée aux poisons ;
Sylla, le dur vainqueur, qui n'aimait que les braves
La vouait à la mort, à l'exil, aux prisons.
Notre art fut épuré de par la République ;
On détruisit fort bien les *faiseurs* des bazars ;
Les savants, en fondant l'école méthodique,
Gagnèrent l'anneau d'or à la cour des Césars.

Les Celse, les Galien, éloquence et science,
Léguant à l'avenir un immense butin,
Donnèrent à notre art, retombé dans l'enfance,
Droit de cité romaine en un très-bon latin.
Vers Galien, demi-dieu, quel cantique s'élève ?
Aux victimes sur qui la douleur s'étendra,
Aux héros de la guerre amputés par le glaive,
Il offre un baume ami, le modeste cérat.

Puis je vois les tyrans de la Rome empourprée !
Caligula, Néron, Tibère, à nos fourneaux
Demandaient humblement la science exécrée
Du lâche empoisonneur pour doubler les bourreaux.

Vint le luxe éhonté : de ses besoins fort tristes
Les drogues, de tout temps, ont été le soutien ;
Sorcières et sorciers, matrones, herboristes
Contre de gros profits en aident l'entretien.
Les filles de la joie et les impératrices,
Sans honte, et se vantant d'en tirer du renom,
Descendent s'abreuver aux ondes *amatrices*
Qu'on verse au poids de l'or dans des bouges sans nom.

Là, commande la Gratidie
Sur un peuple d'êtres déchus ;
Leur héroïne est Canidie,
Brandissant ses ongles crochus.

Elle prend un vieillard, ses rides,
Le transforme en nouveau Jason.
Ses armes sont les cantharides ;
Un chat, un hibou, son blason ;

Sa victime est la femme enceinte,
Son domaine, l'impureté ;
Elle arrache à la terre sainte
L'aiguillon de la volupté.

Êtres sans âme, valetaille,
De Rome vous fûtes l'affront ;
Rome vous maudit et vous raille
Par Tacite et Cicéron !

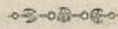
Je m'abandonne à la colère
Le rire serait mieux de saison ;
Devant Néron, un tel confrère,
La rougeur m'empourpre le front.

Rome que le destin fit reine
Dans les lettres et dans les arts :
Par ses armes fut souveraine
Sous ses consuls et ses Césars.

Sa gloire enfanta la licence
Son peuple, jadis courageux,
Méprisant la pauvre science,
N'aimait que son pain et ses jeux.

Son antique et splendide histoire
Vit de rares savants surgir ;
Elle fut une ère sans gloire
Pour notre art et l'art de guérir.

Pardon, si la loi poétique
S'offense de cet entretien ;
Je vous demande, pour réplique,
De boire à notre aïeul Galien !



1862

LA PHARMACIE DANS L'HISTOIRE (1)



Avec Rome, notre art s'éteint ; la barbarie
Sous son voile sanglant l'a sans peine étouffé.
Poésie et science, art, métiers et patrie
Aux Huns, aux Goths, aux Francs, servent d'auto-da-fé.
Les sauvages enfants des forêts et des steppes,
Robustes, endurcis sur leurs coursiers sans frein,
Féroces et pillards plus qu'un essaim de guêpes,
Comme un fléau vengeur sont vomis par le Rhin.

Mais qu'importent pour eux le mal et la souffrance ?
Leurs membres sont nerveux ; sobre est leur appétit ;
Ils vivent de longs jours sans drogue amère ou rance,
La mort est un bienfait de Dieu, leur Grand-Esprit.

(1) Banquet de la Société de prévoyance.

L'exercice, le lait, l'hydromel, quelques herbes,
— Simple pharmacopée apprise sans effort, —
Suffisent à ces preux, Saxons, Tartares, Serbes,
Adorateurs d'Odin, roi des Elfes du Nord.

De nos infirmités les funèbres cortèges,
— Qu'on grossit aujourd'hui pour prouver le progrès, —
Pris aux terres de feu, non aux pays des neiges,
Ne planaient pas encore au dôme des forêts.
Mais le mal venait-il sous les sombres feuillées?
Le malade attendait, sur la mousse étendu,
Le bon plaisir des Dieux, du gnome des veillées,
Ou la magique main du chef de la tribu.

Ce chef ne mesurait ni le cœur ni la rate ;
Son pouvoir surhumain était incontesté :
C'était de ces vieux temps le fier homéopathe,
Qu'au soleil de nos jours on voit ressuscité.
Quand la troupe des Huns accourait noire et drue,
Au galop des chevaux, galop vertigineux,
Le repas du bivouac, composé de chair crue,
Valait pour ces forbans tous nos ferrugineux.

Clotilde et saint Remy, pour le royal transfuge,
Clovis, — durant deux ans, par la fièvre arrêté, —
Ne purent découvrir le moindre fébrifuge,
Pour rendre à ses exploits ce tyran redouté.
Sans quinine guéri, ce roi catéchumène,
Adorant des combats la rage et les hasards,
Est le vrai destructeur, que le doigt de Dieu mène,
Des dolmens des Gaulois, des thermes des Césars.

Sur ce sombre chaos, aucun art ne surnage,
La framée est debout, respect à son poids lourd ;
L'Occident se prépare au fervent moyen âge,
L'Orient rajeuni s'illumine à son tour.

Avec Bagdad, la musulmane,
La science prend son essor :
Elle se fait la courtisane
Du noble kalif Almanzor.

Des palais sont bâtis pour elle ;
Elle s'assied au premier rang ;
Sa parole est aimée et belle
Chez les disciples du Coran.

Réveillés par sa renommée,
Les savants sondent ses secrets;
Des fourneaux la blanche fumée
Couronne les blancs minarets.

Et l'on voit les bouillants acides,
Concentrés sur un feu d'enfer,
S'incarner aux rouges oxydes,
A l'ordre puissant de Géber.

A sa voix, le métal s'anime,
La nature offre son tribut :
L'ardent mercure se sublime,
L'argent devient un sel fondu.

Le looch, les sirops, l'eau de rose,
L'alcool, le camphre odorant
Préparent l'Arabe morose
A l'âcre opium énervant.

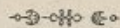
L'islam remplit un beau rôle
Qu'on oublie à tort aujourd'hui,
A Salerne il fonde une école,
Où le souvenir me conduit.

Notre art en deux camps s'y partage :
Savants et simples praticiens
Sont soumis au dur patronage
Du pouvoir et des chirurgiens.

Là, l'officine a sa limite,
Le gain se règle au nom du roi ;
Du pauvre la drogue est gratuite,
L'anti-dotaire sert de loi,

L'abus, l'ignorance et la fraude
Sont punis d'amende ou de mort.....
Je trouve la peine un peu chaude.....
Mais avaient-ils raison ou tort?.....

Vous pouvez voir à mon front blême
Qu'un tel fait me met aux abois,
Pour mieux résoudre ce problème
A vos santés, amis, je bois !



1863

APOLOGUE (1)

De vive voix, ou sur *raisin*,
— Amis, cet axiome est grave —
Quiconque demande une entrave,
La demande pour son voisin.



Sur la roche abrupte, immobile,
Fait par Dieu pour loger les vautours,
Dorment *Saint-Michel* ou *Belle-Isle*,
Aux murs noircis, aux gigantesques tours :
Triple enceinte, sombre, géante,
Où tout révèle un rigoureux devis,
Où la porte en fer et béante
S'est refermée au bout du pont-levis.

(1) A propos d'un discours de M. Bussy, directeur de l'École de pharmacie, discours où il blâmait les démarches des libéraux, et les adjurait de réclamer une loi plus sévère.

Là, les victimes de la veille
Courbent le front sous la main du Très-Haut ;
Chez certains la haine veille
En blasphémant, sur l'humide préau,
Le ciel, ses hauteurs éternelles,
Les murs épais, noirs de plaintifs écrits,
Sur les glacis les sentinelles
Sont l'horizon des prisonniers proscrits.
Cachot, plus muet que la tombe,
Sourd à l'espoir et rebelle à l'effort ;
Chaque soir la porte tombe
Sur le captif, clos comme en coffre-fort.
Malgré la tranquillité, l'ombre,
Les surveillants, les barreaux, les murs nus,
Le directeur, inquiet, sombre,
Tremble et s'émeut devant ses détenus.
Pour les captifs il est affable ;
Comme eux il vit derrière les verrous ;
S'il ne partage pas leur table
C'est par respect pour la loi, les écrous.
Quelques geoliers, froids et farouches,
L'ont irrité malgré son cœur aimant :

Noirs porte-clefs, dont les yeux louches
Trouvent trop doux le plus dur règlement.

Ils aiment la terreur, les larmes,
Comme un trésor est aimé des vieux Juifs ;

Grâces à leurs fausses alarmes,
Le directeur croit perdre ses captifs.

Las de frayeur, il les assemble
Sur sa terrasse et leur tient ce discours :

« Chers détenus, que vous en semble ?

« Puis-je compter sur votre franc concours ?

« Plusieurs d'entre vos camarades,

« Malgré mes soins n'aiment pas la prison :

« Esprits ambitieux, malades,

« Qu'il faut m'aider à rendre à la raison.

« Qu'une porte soit moins massive,

« Qu'un vieux guichet se rouille dans son gond,

« Leur imagination vive

« Rêve aussitôt la ruine du donjon.

« Ils troublent notre quiétude,

« Sapant sans cœur ma douce autorité,

« Rendons notre prison plus rude,
« Ils trembleront devant ma fermeté.
« En élevant les murs d'enceinte,
« En quadruplant les guichetiers au seuil,
« Nous mettrons à néant leur plainte,
« Leur fol espoir, leurs projets, leur orgueil ;
« En cuirassant les ouvertures
« D'un fer forgé pour blinder les vaisseaux,
« En triplant nos lourdes serrures,
« Nous serons forts contre tous leurs assauts.
« Pour votre existence tranquille,
« Obéissez à l'appel du devoir :
« Signez cette requête utile
« Qu'en votre nom je remets au Pouvoir. »

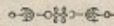
Les captifs stupéfaits, sans haines,
Restent muets et n'ont pu s'attendrir.

Le geolier doit sourire aux chaînes,
Le prisonnier ne peut que les haïr.

Le rapport n'eut qu'un seul paraphe ;
Dès qu'il parvint aux bureaux de Paris,

La réponse du télégraphe
Fut : Amnistie aux prisonniers proscrits !

Malgré ma fable triste et rogue,
Revenez à votre gaité ;
Guerre au *Cliquot* ! cet apologue
Est un souhait de liberté.

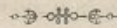


1863

IMPROVISATION (1)



Si, pour un toast perdu dans beaucoup d'autres,
Je fais appel à quelques mauvais vers,
C'est, qu'attablé parmi de gais apôtres,
Je ne veux pas être fait de travers.
Un court discours, aimable, débonnaire,
Certes, serait utile et plus décent ;
Mais avant tout, je suis actionnaire :
Je bois, amis, *à nos treize pour cent !*



(1) Banquet des actionnaires de la pharmacie centrale.

1864

LA PHARMACIE DANS L'HISTOIRE (1)

(Suite)



Dans les siècles éteints où la France s'est faite,
Les armes, les beaux-arts, les lettres ont jeté
Sur son peuple, rieur même dans la défaite,
La gloire à pleins rayons et l'immortalité.
Par le cœur et l'esprit, ce peuple noble et brave,
Grandit à guerroyer, aimer et discourir ;
Pour ses preux chevaliers, la science est trop grave,
L'alchimiste, vieux juif, damne au lieu de guérir.
Le vrai savant gémit dans l'ombre et le mystère ;
Les saints docteurs ont dit qu'on ne peut, sans pécher,
Transformer l'air et l'eau, les métaux et la terre ;
Il faut vivre ignorant ou craindre le bucher.

(1) Banquet de la Société de prévoyance.

Dans cette nuit opaque, où l'ignorance est prise
Pour un bienfait du ciel, notre art défiguré,
Perdu malgré l'éclat des *lettres de maîtrise*,
Dans les humbles métiers est tristement entré (1),
L'officine est ouverte à la sorcellerie (2);
L'anathème des rois descend sur nos aïeux;
Ils se font *pénitents* (3) dans mainte confrérie,
Pour vivre sains et saufs et pour calmer les cieux.
Saint Louis, Philippe, Jean les accusent de fraude;
Louis onze (4), le roi faux, par un *ordre patent*
En fait ses compagnons, avec eux tue et rôde,
Et leur donne pour chef le compère Tristan.
Sous les *Valois* (5) c'est pis : l'officine avilie,
Aux seigneurs, à la *Ligue*, aux gens de trahison,

(1) 1222, sous Philippe-Auguste.

(2) Ordonnance de Jean-le-Bon, 1352 et 1359, de Charles VI 1390, et de Charles VII, 1438.

(3) XIII^e siècle, serment *des apothicaires chrétiens et craignant Dieu*; XV^e et XVI^e siècles, confréries des marchands apothicaires et autres, *aux églises Notre-Dame, Saint-Magloire, Sainte-Opportune*, et des *Grands-Augustins*.

(4) Edit. de Louis XI, 1467.

(5) Edits de Henri II, juillet 1556; de François II, novembre 1560; de Charles IX, août 1566, etc.

Livre, sous les parfums de la chaude Italie,
Le sommeil ou la mort du plus subtil poison.
Tous ces criants abus engendrent la jurande ;
Contre les épiciers pullulent les combats ;
C'est à qui montera les premiers à l'offrande,
Aux fêtes du patron, du bon saint Nicolas (1)
On renie haut et fort ces frères d'aventure
Gardiens du poids-le-roi (2). Pour eux, sont prohibés
Acte aux herbes, chef-d'œuvre, examen de lecture ; (3)
Si de leur privilège ils sont dépossédés,
Ils luttent avec rage, ruse et persévérance ;
Leur lutte dure encor. Les édits de nos rois
Trouvent toujours debout cette âpre concurrence,
Qui s'acharne quand même à contester nos droits.
Nos pères, épuisés par ces luttes rivales,
Subirent de plus haut un plus sanglant affront :
Le despotisme outré des haines médicales,
Appesanti sur eux, leur fit courber le front.

(1) Ordonnance de Louis XII, 1514, et de Louis XIII, 1632, 1634, 1638.

(2) Ordonnance de Charles IV, 1321.

(3) Edit. de 1777.

La docte Faculté, qu'un vieil orgueil domine,
Un jour mit l'interdit sur les fils de Galien ;
Ils durent, pour calmer une affreuse famine,
Signer le concordat de *Moreau le doyen* (1).
L'officine est alors traitée en ennemie ;
Ses enfants, humbles serfs, deviennent serviteurs ;
Ils perdent par traité gloire et autonomie,
Ils doivent honorer leurs maîtres, les docteurs,

Puis vient la triste période
D'un honteux et vil instrument (2).
Tour à tour la satire et l'ode
L'ont stigmatisé galamment,
Il a grossi l'humble pécule
De nos très-modestes aïeux ;
Mais leur rôle était ridicule,
Je passe en détournant les yeux.

(1) Concordat de M^e René Moreau, directeur-gérant et doyen de la Faculté de médecine, imposé aux pharmaciens en 1631, à la suite d'une ligue des médecins qui contraignaient leurs malades à se fournir des médicaments chez les herboristes et les épiciers, à l'exclusion des apothicaires.

(2) Découvert par un Italien, Latenaria de Vercelli, au x^v^e siècle.

L'existence est encore précaire ;
Maître ou servant de l'Hôtel-Dieu.
Nommé *royal apothicaire* (1),
Prélève sa dime en tout lieu,
Tel, si de nos jours, un confrère,
Fournissant la cour à Paris,
Exigeait la dime usuraire
De Compiègne ou de Biarritz.
Houël (2) dote notre collège :
Dans son sein la science naît,
En fondant notre privilège.
La France enfin nous reconnaît.

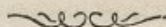
(1) Les privilèges des apothicaires du roi, de la reine et des princes du sang étaient monstrueux. Ils avaient droit de maîtrise à Paris et dans toutes les villes du royaume ; et s'ils consentaient à ne pas multiplier leurs officines, c'était à la condition de redevances payées par leurs confrères plébéiens. Ils ne relevaient que du roi ; ils avaient toujours la préférence dans les ventes publiques des drogues exotiques ; leurs privilèges étaient inaltérables, héréditaires. C'était le despotisme professionnel né à l'ombre et sous la protection du despotisme royal.

(2) Nicolas Houël, maître apothicaire du xv^e siècle, est le donateur du legs auquel, à la suite de nombreuses mal-

Louis seize rend l'*ordonnance*
Que scellent ses cachets divins :
La date de notre naissance
Est l'an dix-sept-cent-quatre-vingts.

Ce passé rempli d'infortunes,
Doit-il inspirer nos regrets,
Suivant quelques voix importunes
Qui chantent ses lointains attraits ?
Qui de nous, dans cet âge sombre,
Voudrait transformer son foyer ?
Temps passé, dors dans ta pénombre
Sans attaque et sans plaidoyer.

A chacun des siècles son rôle ;
Au nôtre, la virilité ;
Pour vous, je bois à son idole,
La forte et sage liberté !



versations, le Collège de pharmacie dut son existence et la propriété de la rue de l'Arbalète, où siège l'Ecole actuelle de pharmacie.

1865

LE PÊCHEUR A LA LIGNE (1)



Un rentier pêchant à la ligne,
Ne prenait qu'ablette et goujon ;
Cette maigre pêche l'indigne,
Il en brise son hameçon.
Près de notre homme qui tempête,
Survient un pêcheur retraitsé ;
Un pêcheur prend-il sa retraite ?
Le fait, dit-on, est contesté.

« — Holà ! collègue de rivière,
« Le poisson mord-il, ce matin ?
« — Beaucoup, beaucoup, ma gibecière
« Est pleine, ... mais de quel fretin !

(1) Banquet de la Société de prévoyance.

« Tandis que mes voisins font pêche magnifique,
« Prenant carpe ou brochet, truite ou petit saumon,
« Je n'apporte au logis qu'une friture étique,
« A Jeannette inspirant quolibets et sermon.

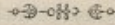
« — Allons, allons, dit le vieux loup d'eau douce,
« Vite, attachez l'hameçon au filet :
« La lune au ciel n'est ni pleine, ni rousse,
« Le temps est lourd, la chance est au complet ;
« Quoi ! vous n'amorcez votre ligne
« Qu'avec un simple vermicéau ?
« Ce festin n'est même pas digne
« D'un poisson blanc ni d'un barbeau.

« A la pêche surtout la ruse est estimée ;
« Tel poisson mord au grain ; tel, aux raisins dorés ;
« Il faut à tel gourmet la mouche parfumée ;
« Par les petits poissons les gros sont attirés ;

« Désirez-vous une anguille,
« Une truite, un gros brochet ?
« De ce goujon qui fretille
« Amorcez votre crochet. »

Le conseil est mis en pratique,
Le novice devint rusé;
Grâce à sa ligne magnétique,
Son *cordon bleu* fut apaisé.

La pêche, en plus d'un point du commerce est l'image ;
Aux cinq sens des humains l'appât est présenté :
Comme les gros poissons, le public, au sillage,
Vient mordre à l'hameçon habilement jeté.



1866

LE CODEX DE 1866 (1)

—♦—♦—♦—

Pharmaciens, voici le messie
Dont nos comptoirs seront l'autel ;
S'il est fils de la prophétie,
Il est né fragile et mortel.

Assemblés autour de sa crèche
Pour juger son tempérament ;
Voyons s'il est doux ou revêche
Dès son premier vagissement ?

Ne soyons pas comme les mages,
Ardents à la myrrhe et l'encens ;
Au culte, aux dociles hommages,
Préférons un grain de bon sens.

(1) Banquet de la Société de prévoyance.

Depuis longtemps, maint Jérémie
Dans son esprit, l'avait conçu ;
Les vieillards de l'Académie
Sur leur bureau vert l'ont reçu.

C'est encore le sage dieu Therme,
Cet impassible logicien ;
Possède-t-il le moindre germe
Ignoré du codex ancien ?

Comme lui, des longues formules
Il est le complaisant recueil,
Quoiqu'il compte de vieux ému
Dans ce genre, éternel écueil !

S'il parle science et chimie,
Son fier langage est absolu :
Ignore-t-il que l'industrie
Progresse d'un pas résolu ?

Comptez exactement ses gouttes ?
Les docteurs émus, furibonds,
Entasseront doutes sur doutes
Au chevet de leurs moribonds.

Il est vrai, cet étrange code
De science et de dignité,
A fait du sirop diacode
Un à peu près de loyauté.

Cette œuvre civilisatrice
Ne veut pas nous montrer les dents ;
Aucun alcool dentifrice
N'encombre ses feuillets prudents.

L'opium par contre y foisonne :
Chaque feuille en a dans ses plis.
Est-ce un bienfait, qu'elle assaisonne
A ce poison tous ses coulis ?

Salut au Codex ! qu'on le lise !
Quel fruit en retirer ? néant.
Pour qui veut faire une analyse,
Il reste muet et béant.

Il vous laissera dans les transes,
Impuissants, mornes, abattus,
Quand vous voudrez de ses substances
Peser la valeur, les vertus.

On pensait y trouver le type
Des médicaments usuels,
Ce n'est qu'un daguerréotype
Des formulaires annuels.

Le livre de la pharmacie
Devait par elle être doté;
Mais la docte suprématie
Appartient à la Faculté.

Les docteurs ont dicté les doses,
Ils sont nos maîtres très-anciens;
Aux fils d'Hippocrate, les roses;
Les épines, aux pharmaciens!

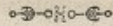
Praticien, aux fourneaux, travaille;
Use tes jours dans le labeur :
La gloire te fuit, et se raille
De ton impatiente ardeur.

Savant trop jeune, sois modeste,
Si tu ne veux être à l'index;
Quand viendra l'âge qui moleste,
Tu feras aussi ton codex.

Cependant, sur la terre ronde,
Les fruits tombent avant l'hiver ;
Mais le fruit, surtout s'il abonde,
Vaut-il mieux trop mûr ou trop vert ?

Je sais plus d'une chanoinesse
Qui répondrait sans hésiter :
Buvez à la verte jeunesse !
Passons..... de peur de la tenter.

Ici l'intelligence règne ;
A vous, je bois ! il est écrit :
L'âge du cœur n'a pas d'enseigne ;
On a l'âge de son esprit !



1867

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS DE PHARMACIE

Compte rendu par le bon LAFONTAINE (1)



LES PHARMACIENS MALADES DE LA PESTE DE L'ANNONCE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
L'annonce (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable de traîner dans la fange un renom,
Faisait aux pharmaciens la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ;
On n'en voyait plus d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul gain n'excitait leur envie ;

(1) Divin fabuliste, que votre ombre pardonne à la plume
profane qui a osé vous torturer.

5.

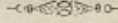
Ni pur ni savant n'épiait
Des doctes recettes la proie ;
Le beau sexe même fuyait ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
L'un des chefs tint conseil, et dit : — Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux,
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point : voyons sans indulgence
L'état de notre conscience .
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai tiré force ducats
Du public, livré sans défense,
Par les docteurs venant dans ma salle à manger,
S'héberger
Je me dévourai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter selon toute justice,

Que le plus coupable périsse !
— Ah ! dit un autre chef, arrière votre émoi !
J'ai gonflé mon gousset des secrets de *princesse* ! (1)
Eh bien ? gruger public, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Nous leur fîmes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant aux docteurs, l'on peut dire
Qu'à la table du pharmacien,
Ils préparent la route à l'académicien,
En enrichissant son empire.
Ainsi dit le bon chef ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Picard, du Gascon, du Normand plein de chance,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens exploiters en rhubarbe et ricins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'annonceur, à son tour, leur dit : J'ai souvenance
Que près de la Bourse passant,
La faim, l'occasion, le gain tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,

(1) Poudre de la princesse de C.

Je noircis d'un journal la largeur de ma langue.
En avais-je le droit ? Je n'ose parler net.
A ces mots, l'on cria haro sur le benêt.
Un clerc quelque peu loup prouva par sa harangue,
Qu'il fallait dévouer ce frère déloyal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
S'inscrire aux faits divers ! Quel crime abominable !

Rien que la mort était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
*Selon que l'on exploite avec ou sans la table,
Les Congrès bien pensants vous rendent blanc ou noir.*



1868

APOLOGUE

LES ABEILLES ET LES PHARMACIENS (1)



Dans un verger normand, d'ardentes citoyennes,
Autour de leurs essaims, de paille environnés,
Butinaient, surchargeaient leurs ailes, leurs *antennes*
Des *pollens* odorants, aux ruches destinés.

C'est le vrai monde des affaires,
La richesse, et non les haillons ;
Sur les sainfoins, les crucifères,
S'abattent les blonds bataillons.

La moisson pend aux *mandibules*,
Les *tharses* en sont empourprés ;

(1) Banquet de la Société de prévoyance.

L'ouvrière, dans les cellules,
Apporte la primeur des prés.

L'abeille se baigne aux corolles
Des guimauves et des blancs lys,
Pour construire ses *alvéoles*
Sur un enduit de *propolis*.

Berceaux de cires blanches, jaunes,
Par milliers, veulent milliers d'œufs;
Les *mâles*, sous les yeux des faunes,
Aiment la reine à qui mieux mieux.

Du soleil les chaudes haleines
Ont fécondé les œufs oblongs;
De *nymphes* les ruches sont pleines,
Le miel déborde des rayons.

C'est le travail et l'abondance !
Mais un jour la guerre éclata :
La reine dans les airs s'élance,
Trouble profond dans son état.

Le mâle réclame une rente,
Aimer la *reine* est son travail ;
Sans elle, aucun but ne le tente,
Il dort aux portes du sérail.

La *cirière* devient mutine ;
Les *bourdons* n'ont plus droit au miel ;
C'est l'affreuse guerre intestine,
Mais sans *chassepots* et sans *Niel*.

L'aiguillon sert de baïonnette ;
Le fourniment est au complet ;
L'aile bruit ; c'est la trompette,
La cuirasse est le corselet.

L'abeille, travailleuse, alerte
N'a plus d'ordre et d'activité ;
De la ruche sombre et déserte,
L'insecte s'enfuit attristé.

Après la mort de ses Satrapes,
L'abeille, sous les aquilons,
Se suspend aux arbres par grappes,
Attendant le bruit des poêlons.

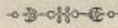
.

La discorde, partout, tend son réseau d'embûches,
Par l'inégalité des défauts et des dons :
La pharmacie aussi contient nombre de ruches
Où la science est reine, et les savants bourdons.

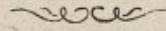
Le labeur quotidien nous prend, comme l'abeille,
Les petits d'entre nous peinent plus que les grands ;
Le savant a l'honneur, s'il augmente sa veille :
Pour avoir droit au miel qu'il reste dans nos rangs.

La lutte est terminée entre ouvriers et mâles ;
Aux essaims nouveau-nés de signer ce traité :
« La ruche enrichira les vieux visages pâles
Sous cette loi : *travail, science, liberté!* »

Nous sommes accrochés en grappes à la branche,
Attendant les accords d'une tardive loi :
Pour son avènement que notre soif s'étanche,
De votre ancien rimeur j'abandonne l'emploi.



RIMES ADMINISTRATIVES



LE GARDE NATIONAL EN 1860 (1)



De nos jours, le garde civique
Est un très-paisible guerrier ;
S'il est soldat par la tunique,
Il est bourgeois de son métier.

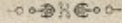
Son service est fait *à la rose*,
Suivant un mot sacramentel ;
Il faut que, la nuit, il repose,
Au fait, c'est un heureux mortel.

(1) Banquet du 48^e bataillon.

La paix, fille de la victoire,
Le trouve à la haie, arme au bras,
Jonchant des lauriers de la gloire
Le chemin des vaillants soldats.

Dans ses exploits, la bienfaisance
Met en avant ses bataillons;
Il fait l'assaut de l'opulence,
Et change son or en bouillons.

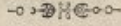
C'est le soutien de la misère,
Le tuteur de la pauvreté;
Officiers, buvez à plein verre
Au soldat de la charité!



3 juin 1866

ROMAINVILLE (1)

BALLADE



Si j'étais Apollon-Banville
Où votre Paul de Kock décent,
Je pourrais chanter Romainville
Ses vergers et son bois absent ;

Je pourrais, avec mes musettes,
Célébrer son joyeux blason,
Ou guider ses pâles *Cosettes*
Près des *Forts*, sur le frais gazon ;

Je pourrais décrire la Pâques
Des amours emportés d'assaut,
Et suivre les blonds Télémaques
Émus, dans l'*île Calypso*.

(1) Banquet au bois de Romainville.

Je dirais que dans les vieux âges
Romainville était un comté
Dont les fillettes étaient sages,
Les gars pleins de naïveté ;

Je dirais qu'en ces temps moroses
La vertu poussait aux rosiers,
Et qu'on y couronnait les roses
Des *vilains* et des *tenanciers*.

Heure de la *glèbe* et de *taille*
Où la vie était un hasard,
Où, sous vos aïeux, un Noaille
Perdait ce terroir au billard.

S'ils changeaient de maître sans vote,
On perd vite un bien mal acquis :
Sur vos murs, si le lapin trotte,
Dans ces temps trottaient les marquis !

Ce temps sinistre et monotone
Est bien mort... Que Dieu soit béni !
Mais qu'entends-je ? le canon tonne ;
Des buttes Chaumont à Rosny :

Les braves battent en retraite;
Vos anciens, joints à leurs débris,
De ces monts couronnant la crête,
Servaient de rempart à Paris.

De la valeur sublime école !
L'étranger partout recula...
Mais par un traître protocole
On les vendit... Tout s'écroula.

Vient l'époque calme, légère
Des repas au modeste écol ;
La *Lisette*, la *Boulangère*
Sont les airs que redit l'écho.

Cupidon paraît, c'est bon signe,
L'amour chante sous les lilas;
La pêche se dore, et la vigne
Jaunit le long des échalas.

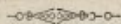
Puis, l'esprit qui nous civilise
A mis le pays aux abois :
Il a construit où dansait Lise,
Et la rue éventra le bois.

Villageois, allumez dans l'âtre
Les sarments de vos groseillers ;
Votre marbre à vous est du plâtre,
Laissez bâtir les ateliers.

Le siècle parle et vous implore :
Le faune a fait place au sapeur ;
La ville supprime la Flore,
Notre grand maître est la vapeur.

Le *Bois*, l'*Avenir*, le *Village* (1),
Réunissez-vous, cœurs et mains !
Votre nom est noble par l'âge,
C'est un baptême des Romains.

Est-ce le sol qui vous sépare ?
Il vous unit sur un beau plan.
Lorsque la *Promise* se pare
Ce n'est pas pour fuir son galant.



(1) Noms des sections du plateau de Romainville, dont
deux forment aujourd'hui la commune des Lilas.

1867

A MON CAPITAINE (1)

(Improvisation au dîner de sa croix.)



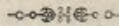
Cher capitaine,
Le *Moniteur*,
— Vieille sirène, —
Met sur ton cœur,
Couvert de laine,
La croix d'honneur;
Sa feuille est pleine
De ton bonheur.

(1) Officier de la garde nationale depuis 40 ans, chansonnier émérite, président honoraire du Caveau, et décoré comme contrôleur de la Monnaie de Paris.

Mars et la Muse
Pleurent en vain;
Leur frime amuse
Le dieu Vulcain.
Maudis le trope
Et le sonnet,
Car un Cyclope
T'a couronné.

Que fais ta lame
Dans son fourreau !
Foin de ta flamme
Au vieux caveau !
Fi de la garde !
Mars est honteux;
Fais-toi le barde
Du dieu boiteux.

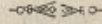
Sois-lui soumis,
Rien ne l'effraie;
Il bat monnaie
Pour ses amis.



Mars 1870

A MON COMMANDANT ¹⁾

18^e bataillon de la garde nationale.



Majors, lieutenants, capitaines,
Sont devant vous, cher commandant,
Grâce aux lumineuses fredaines
Du soleil sur un sel d'argent.

Ici, nulle mine inquiète :
Le cœur rayonne en tous les yeux ;
Les soldats du bon Lafayette
Donnent leur cœur à qui mieux mieux.

Puisque la mode est aux enquêtes ;
Ce cœur, souple à l'autorité,
En fondant dans Paris *les quêtes*,
Tressaille pour la liberté !

(1) Présentation de la photographie des officiers du
18^e bataillon.

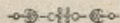
S'il est frondeur, il craint de mordre,
L'intérêt public le retient;
C'est la sentinelle de l'ordre
C'est le cœur du vrai citoyen.

On a cru le rendre immobile
Par certain régime anodin :
Il vivra malgré la *Mobile*
Et les chevaliers du *Gourdin*.

Mais je clos là ce paragraphe,
Un peu, peut-être, hors de saison ;
Qui sait ? l'artiste photographe
Pourrait en demander raison.

Son œuvre, qu'un or mat encadre
En des contours gais et princiers,
Au complet, renferme le cadre
De vos dévoués officiers.

Vous avez fait une famille
Du dix-huitième bataillon :
Il saura, si le sabre brille,
Défendre votre pavillon.



2 août 1870



LES MAIRES CROQUÉS EN VERS LIBRES

PAR UN MAIRE (1)



Précédés des Massiers aux longues hallebardes,
Les maires du vieux temps allaient à leurs festins.
Ils étaient grandsseigneurs; ils régnaient, et les bardes
Mêlaient aux chants d'amour les gais propos lutins.

Dans la France amoindrie, — et telle qu'une mère
Dont la guerre civile aurait pris les enfants, —
A l'ombre des palais, parut le premier maire,
Né comme un bien du mal, de nos rois fainéants !

Ainsi qu'un rameau vert sur un vieux tronc s'élève,
Les maires du palais, vaillants, souples, adroits,

(1) Banquet des maires de l'arrondissement de St-Denis.

—Maitres, quoiqu'intendants, par la tête et le glaive,—
De Pépin aux Bourbons ont fait souche de rois!

Sous ces aïeux royaux naît l'aïeul démocrate,
Maire de la commune opposée au castel,
Tuteur du pauvre peuple, effroi de l'autocrate,
Des féodalités nouveau Charles Martel!

Moins puissant, le maire moderne
Gouverne en paix et de son mieux;
Son rôle est plus net et plus terne
Que celui des nobles aïeux.

Dans maintes affaires civiles
D'un cœur ferme il trouve l'emploi;
Au hameau, comme dans les villes,
Il est le soldat de la loi.

Jadis, on mâtait la noblesse,
Le démagogue hurle aujourd'hui!
Dans ces chocs, le maire délaisse
Son repos pour celui d'autrui.

Si de l'écharpe il devient digne,
A la commune il appartient;
Il gagne la haine maligne
De l'aigre et hargneux citoyen.

Que sa gestion soit prospère,
Les jaloux en prennent souci;
Si, dans sa fortune on espère,
Il est corvéable à merci.

Qu'il ait ineptie ou science,
Faiblesse ou bien fermeté:
On scrute, non sa conscience,
Mais sa responsabilité.

Pour les conscrits pâles d'alarmes,
Il commande aux bons numéros;
Des parents il reçoit les larmes;
Dieu! qu'ils sont rares, les héros!

S'il est maître des destinées,
Dès qu'il unit deux fiancés,
Il tient rigueur aux dulcinées
Affichant leurs charmes passés.

6.

Soutien du droit, de la morale,
Il est l'obstacle des fraudeurs ;
Quand son pouvoir s'éteint ou râle,
Sous ses pas naissent les frondeurs ;

Etre lieutenant de *Valdrome* (1)
Guérit de ces ennuis, dit-on :
Histoire du *second* dans Rome
Et du *premier* dans son canton ?

Non ! c'est qu'on est dans l'édifice
La pierre d'angle, le ciment !
On est né pour le sacrifice,
On devient le pur dévouement !

On offre son temps à la France,
Quand d'autres lui donnent leur sang !
Du pauvre on calme la souffrance,
A l'école, on forme l'enfant.

Par le progrès on civilise,
Et par la vicinalité ;

(1) Chevandier de Valdrôme, ministre de l'intérieur.

On restaure la vieille église,
On fonde la salubrité.

Mais la dernière heure le mène
Ce maire, hélas ! si menacé !
Sera-t-il maire à la semaine (1),
Si, dimanche, il est distancé ?

Pour lui les urnes frauduleuses
Célaient, dit-on, de sûrs destins ;
Seront-elles les mitrailleuses
Lançant la mort par bulletins ?

Qu'on le nomme, ou non, il n'importe !
Aristide, un jour, fut banni ;
Un bon maire, mis à la porte,
Pour son œuvre sera béni !

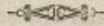
Précédés des massiers aux longues hallebardes,
Les maires du vieux temps allaient à leurs festins.
Ils étaient grands seigneurs ; ils régnaient, et les bardes
Mêlaient aux chants d'amour les gais propos lutins.

(1) Les élections municipales étaient fixées pour les communes du département de la Seine au 8 août.

Ils étaient vieux guerriers ou magistrats illustres !
Plus humbles, non moins fiers dans leur obscurité,
Tous nos cœurs ne font qu'un, sous ces flamboyants
Pour servir notre France, aimer la liberté. [lustres],

Dans l'élan du pays se clôt notre carrière,
Attendons du scrutin l'oracle sybillin !
Nous pouvons sans rougir regarder en arrière !
A nos mandats échus, buvons à verre plein !

Quand sur le sol français l'hymne de la Patrie
Aux soldats valeureux donne un sublime entrain,
Buvons à Dietrich (1), à la muse attendrie
Par le dernier flacon de son vieux vin du Rhin !



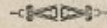
(1) Dietrich, maire de Strasbourg, chez qui Rouget de l'Isle a composé la Marseillaise.

7 décembre 1870

AUX

COMPAGNIES DE MARCHE DU 18^e BATAILLON

(QUARTIER SAINT-GERMAIN-DES-PRÈS)



Honte au cœur qui s'effare,
Trêve aux oiseux débats ;
La guerrière fanfare
Nous invite au combat.

La Prusse, sur la France,
A mis son pied sanglant ;
La guerre est l'espérance :
Donc guerre au dernier sang.

Les Teutons sanguinaires
Font l'œuvre des bourreaux ;
Marins, à vos tonnerres !
Français, soyez héros !

Légions décimées,
Soldats, deux fois trahis,
Paix à vous! les armées
Surgissent du pays.

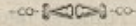
France, tire ton glaive!
Paris marche en avant;
Son bras armé se lève:
C'est le bras d'un géant.

Brillant comme Venise,
Comme elle il est sans peur.
Soldats qu'il improvise
Salut à votre ardeur!

Luttez sans paix, sans trêve,
En virils citoyens;
Chassez ce mauvais rêve:
Le casque des Prussiens!

Tirez, frappez en braves;
Haut le bras! « haut les cœurs! »
France, romps tes entraves,
Et rends tes fils vainqueurs!

Par les bruits de la Loire,
Nos fronts sont empourprés :
Debout ! vengeance et gloire,
Vieux SAINT-GERMAIN des Prés !

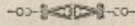


29 juin 1871

A M. NORCOTT

Délégué du Lord-Maire et de la Société des Amis de Londres.

PORTRAIT



L'affreuse tempête est passée,
Sur Paris semant ruine et deuil :
De la grande et noble blessée
Un cœur chaud a franchi le seuil.

Rançons des âmes égoïstes,
Seul au devoir, il est resté,
— A la barbe des journalistes, —
L'apôtre de l'humanité.

Les trésors, dont ses mains sont pleines,
Ont mis la parure à nos champs,
Aidant aux fécondes haleines
— Stériles, sans eux — du printemps.

Vaillant soutien de la souffrance,
Ce cœur, grand comme un cœur de preux,
Traîne à sa suite l'espérance,
L'installe chez les malheureux.

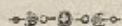
S'il donne, ce n'est pas l'aumône,
Mais un cœur ouvert et ami:
Pour lui, le bien vaut mieux qu'un prône
Berçant le fidèle endormi.

Sous un second quatre-vingt-treize,
Il brave le fer et le feu :
C'est un Daniel en la fournaise,
Devenu *petit manteau bleu*.

Aux tigres il tient tête haute,
Comme un noble chasseur indien ;
Le proscrit, qui se fait son hôte,
Trouve en lui son ange gardien.

C'est un cœur noble, une âme belle,
Où la haine n'a fait nul pli ;
A son contact, l'âme rebelle
Pour le dévouement s'ennoblit.

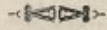
J'ai fait un portrait ; sous la glace
Mon héros n'est pas désigné :
Docteur Norcott, c'est votre place ;
A l'angle, à gauche, j'ai signé.



1872

A MAHIAS

Improvisation.



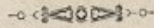
Guichard m'écrit : venez, on fête
Entre amis le préfet d'Oran :
Du turban orne-t-il sa tête ?
Est-il armé d'un yatagan ?

Est-ce l'émir, fils du prophète ?
Est-ce un marabout conquérant ?
Ont-ils bien subi la défaite,
Les noirs Bédouins ? Allah est grand !

Dans quelque « *bloc de marbre jaune*, »
Va-t-il nous montrer, LOIN d'un trône,
L'essaim charmant de ses houris ?

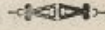
Non c'est un conte en mayonnaise :
Car j'ai vu sur *la Boulonnaise*,
Mahias, l'enfant de Paris.

Mahias, votre plume accorte
Pour nos droits a toujours lutté;
Au péril, votre âme fut forte;
C'est votre santé que je porte,
Vaillant fils de la liberté !



1872

LE RÊVE D'UNE JEUNE FILLE (1)



L'autre soir, j'étais bouche close,
Moi qui babille si souvent ;
C'était l'heure où *le chez nous* cause,
Sous la vitre et le contrevent.

Ma mère debout, harassée,
(C'est la dure saison des fruits,)
Sert la fumante fricassée
Avec la cuillère de buis.

On rompt le pain en large tranche,
Frères, père ont tant travaillé !
Dans leurs mains, la sape au long manche
Depuis l'aube, a fauché le blé.

(1) Récité par Mlle Ernestine Ève, à la distribution des
prix de Romainville.

Grand-père est là, vif et robuste,
Quoique courbé par le labeur ;
Il plante et dirige l'arbuste,
Par la loque et le sécateur.

Grand'mère ravaude et nettoie,
Durant la ronde du soleil ;
Pour dresser la pêche, elle emploie
Un art à nul autre pareil.

Fraises, framboises, pêches, prunes
Embaument notre humble logis ;
Pour nos mères, blondes ou brunes.
C'est l'enfer, non le paradis !

Ma mère cueille, brosse, émonde,
Puis dresse sur l'osier tordu ;
Pour elle, quand le fruit abonde,
Le sommeil est fruit défendu.

Malgré sa veillée et son hâle,
Malgré tout, souffrante ou dispos,
A minuit, elle est à la halle,
Où l'attend l'inférieur repos.

Elle dort d'un œil, et grelotte,
Guettant les offres des marchands ;
Non loin, broute et tremble *Cocotte*
Attelée au vieux char-à-bancs.

Oseille, oignons, pommes de terre,
Carottes, fruits trouvent preneur,
Contre un peu d'or : Certes, ma mère
Va goûter un brin de bonheur !

A pas lents, car elle sommeille,
Cocotte traîne les paniers ;
Maman, pour oublier sa veille,
Tourne et retourne ses deniers,

Cet argent, rançon de sa peine,
Est pour le vivre et le loyer,
L'auge du *bidet* sera pleine,
Le pot va trotter au foyer.

Mais toute fatigue s'envole,
Aux tintements de l'angelus :
Grâce au fouet, à la parole,
Cocotte trotte et ne dort plus.

Elle arrive alerte à l'étable ;
Jeunes et vieux pressent le pas,
La soupe fume sur la table ;
Notre repos est le repas.

Dès qu'on a vidé la bouteille,
Père retourne à son sillon ;
Grand-père va tailler sa treille,
Et ma mère sarcler l'oignon.

Tous les jours que Dieu nous donne,
Pour nous, sont tels, dès le printemps ;
Toujours la tâche monotone,
A la ville, au logis, aux champs !

J'étais donc bouche close, et pourtant ma jeune âme
Près de nos bonnes sœurs avait fait sa moisson ;
Mon front brûlait ma main, mon œil était sans flamme,
Mon esprit était loin de la sainte leçon.

Mon Dieu ! pourquoi suis-je seule
Matin et soir, de nuit, de jour ?
Père, frères, grand-père, aïeule
Me disent à peine : Bonjour.

Quand de grand matin, je m'éveille,
Pas de mère pour m'embrasser !
Petite enfant, dans ma corbeille,
Qui donc venait me caresser ?

Et quand l'été dernier, la mort vint chercher frère,
Quand nos cœurs sanglotaient devant son blanc linceul
Maman fut à la halle, en faisant sa prière :
Les fruits mûrs ont nargué ses larmes et son deuil !

Quand pour fêter ma robe blanche,
Ma mère assistait à mes prix,
Au cellier plus qu'en un dimanche,
Les fruits trop mûrs étaient pourris.

J'étais bien triste, bien morose,
La fatigue fermait mes yeux ;
Si ma chambrette n'est pas rose,
Le sommeil y vient vite et mieux.

Je dormais de tout cœur, quand vint mère *Delphine* (1).
Me prendre par la main, m'asseoir à son fauteuil ;

(1) Sœur Delphine, institutrice communale de Romainville, depuis 33 ans.

Devant moi, sur le mur, la tête douce et fine
De notre bienfaiteur (1) me fit signe de l'œil.

« Ma fille, me dit-il, écoute :
« Du pays je suis le parrain,
« Éloigne de ton cœur le doute,
« Il n'est point fait pour le chagrin.

« Le travail est dette sacrée,
« Pour les petits et pour les grands ;
« N'es-tu pas la fille adorée,
« Pour qui travaillent tes parents ?

« Tu trouves rude la culture,
« Mais c'est le plus noble métier ;
« Être commis de la nature,
« C'est être noble par quartier.

« Sans doute, ta mère travaille ;
« De ton père elle est le bras droit...

(1) Abbé Houël, curé, médecin et maire de Romainville avant 1793, qui a légué cent mille francs pour l'instruction gratuite des jeunes filles de la commune.

« Un couple ne vaut rien qui vaille,
« Si l'homme a chaud, la femme froid.

« Tu te plains d'être abandonnée !
« Vois mon école et l'humble sœur :
« Viens ici toute la journée,
« Abriter ton corps et ton cœur.

« Cultive ton intelligence,
« Apprends ici l'honnêteté ;
« Mon enfant, la pire indigence
« Est l'absence de probité.

« Sois instruite, pas trop savante,
« Le travail manuel t'attend ;
« A ton tour, tu feras la vente,
« Et le ménage au nez te pend.

« Peut-être, en gerbant les oseille,
« A-t-on disposé de ta main ?
« De mon temps, les anneaux d'oreilles
« Fiançaient fillette et bambin.

« N'en rougis pas, car la morale
« Trouvait son compte à ce traité ;
« Cette union patriarcale
« Était un contrat respecté !

« La raison croissait avec l'âge,
« Les vertus étaient un avoir ;
« La gaité n'était point volage,
« On grandissait pour le devoir.

« Le travail était salulaire,
« On naissait, on vivait pour lui ;
« Le bien-être du prolétaire
« Ne doit rien au travail d'autrui.

« Mais l'heure sonne, qui délasse
« Citadins comme villageois :
« Reposez-vous après la classe,
« Paysans, nobles et bourgeois.

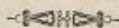
« Jadis, autour de mon église,
« La danse avait ses gais moments ;
« On affrontait soleil ou bise,
« Sous l'œil éveillé des mamans,

« Je souriais à toute fête,
« En grondant le minois coquet;
« J'aimais le tir à l'arbalète,
« J'ordonnais aux vieux le *piquet*.

« C'était la joie après la peine,
« A quatre-vingts ans comme à vingt :
« On méprisait trop l'eau de Seine...
« On abusait un peu du vin !

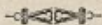
« Sur la terre, surtout, ma fille,
« Il faut aimer et servir Dieu ;
« Dis-le bien haut dans ta famille ;
« Patrie et Dieu sont tout : Adieu ! »

Ainsi finit le rêve :
Je reviens aux chansons,
Pendant qu'au ciel s'élève
L'air joyeux des pinsons !



1873

RÉPONSE AU RÊVE D'UNE JEUNE FILLE (1)



Sœur des champs, l'an passé, ton rêve
Était larmoyant et chagrin ;
A tes pleurs j'apporte la trêve,
Sinon moi, du moins ton parrain.

Pendant ton gentil babillage,
Ton parrain hochait du bonnet :
C'est un vieux malin du village,
Qui parle par sentence et net.

« Bah ! bah ! disait-il, la petite
« Met ses lunettes de travers ;
« Elle effeuille sa marguerite,
« En l'interrogeant à l'envers.

(1) Récitée à la distribution des prix de Romainville, par
M. Chaussez, Félix.

« Foin des jeunes filles moroses !
« Le rire sied aux blanches dents,
« Et l'épine appartient aux roses,
« Comme la peine aux pauvres gens.

« Si le travail a sa tristesse,
« N'a-t-il pas aussi ses profits ?
« La gourmandise de Lutèce
« Fait la dot de nos petits-fils.

« Un sac d'écus, mieux qu'un bon pène,
« Ouvre la meilleure maison ;
« Pour avoir du cœur à la peine,
« L'or est la solide raison.

« Et, que m'importe l'insomnie !
« Le sommeil vient après l'argent ;
« Pour ne pas choir en avanie,
« Il faut mille écus par arpent.

« On geint à pousser la charrue
« Tout le jour, par vaux et par monts ;
« Mais les grands champs, mieux que la rue,
« Donnent l'air pur à nos poumons.

« Nous sommes les fils de la terre,
« Comme elle, inégaux d'humeur;
« Nous avons foi dans son mystère,
« Quand sa sève renaît ou meurt.

« Son travail est plein d'harmonie;
« C'est la douce ou grave chanson;
« Nous plaignons le savant qui nie,
« Nous, nous chantons à l'unisson!

« Ce n'est pas que pour se défendre,
« Il soit interdit de ruser.....
« Le bourgeois n'est pas toujours tendre,
« C'est pain béni d'en abuser.

« Proposer, ce n'est pas conclure,
« Libre à l'acheteur d'accepter....
« Le fruit n'a-t-il pas sa pelure,
« Dispensant parfois de goûter?

« La ruse est notre rude escrime,
« Notre va-tout contre le sort;
« C'est la défense légitime,
« Du faible vis-à-vis du fort.

« Et quand dans l'hiver, on égrène
« Les marchés des ans écoulés,
« On se dit : c'est la bonne graine
« Qui rend, épais et lourds, les blés !

« Voilà ! de notre temps nous sommes !
« Sous nos toits fume aussi l'encens :
« Nous avons chez nous de vrais hommes,
« Riches en honneur et bon sens.

« Mais nous savons... la vie est prompte...
« Tout arc veut être détendu...
« Le vin généreux qui remonte,
« Aux ruraux n'est point défendu....

« Le vin est notre manifeste...
« Nous buvons au petit berceau,
« Au jour joyeux, au jour funeste,
« Soit de l'hymen, soit du tombeau !

« Le vin nous prête l'éloquence
« En nous il verse la clarté ;
« A nos maux il donne vacance,
« Il est notre hospitalité !

« On trinque sans rougir sa trogne,
« On boit sans être un sac à vin.
« La preuve qu'on n'est pas ivrogne
« C'est qu'on plaît à notre échevin.

« Heurs et malheurs suivent les rives
« Du fleuve de l'humanité;
« Les merles gras, faute de grives,
« Sont la part du déshérité! »

Puis ton vieux parrain fit silence,
Recueillant en lui ses esprits;
Peut-être, arrêtant la balance
Entre ton mérite et tes prix!

Sœur, j'ai ressenti dans mon âme,
Que tout n'est pas dans son discours....
L'égoïsme enfante le blâme,
On doit aux autres son concours.

Le tout pour soi mène à l'abîme,
C'est le cri de l'homme des bois....
De l'aide au prochain, naît l'estime;
Sans estime on est aux abois.

Oui ! notre esprit est l'indigence,
Mais les petits deviennent grands ;
Nous croissons en intelligence
L'avenir puise dans nos rangs !

De Dieu nous sommes la ressource,
Quand les puissants vont au trépas ;
Ils sont le fleuve et nous la source...
Le fleuve ne remonte pas.

Nous avons le front haut et ferme,
Grâce à l'école, et grâce à Dieu !
De toutes les vertus, le germe
Au grand char humain, sert d'essieu.

Nous savons que pour être libre,
Dieu nous impose le devoir ;
Les astres ont leur équilibre,
Les chiffres, le doit et l'avoir.

Le devoir s'apprend par l'exemple,
Il nous suffit d'ouvrir les yeux...
Le voyez-vous ? il sort du temple,
Modeste, miséricordieux !

C'est un héros (1) du sacrifice,
La douceur dans la volonté,
Sa bravoure est sans artifice,
Les fiers vaincus l'ont adopté.

Aux plateaux de la bergerie
Sous les Dreiss fumants du Prussien
Il a flétri la barbarie,
Il s'est montré grand citoyen.

Mais aux honneurs il se dérobe;
Humble, aux humbles il s'est donné;
Croyance oblige : sous sa robe,
Le saint devoir s'est incarné.

Le devoir revient au plus digne :
C'est le grand souci paternel,
Dans le cent-neuvième de ligne,
Il se nomme le colonel (2) !

(1) L'abbé Danguy, blessé à la sortie du 19 novembre 1870, fait prisonnier, menacé de mort, maltraité par les Prussiens.

(2) Colonel Lespieau.

Il répand l'honneur sur nos routes,
Nos forts en sont le fier essaim ;
Pour nous guérir de nos déroutes,
Il relève le fantassin.

A Forbach sa fortune incline,
Sous Paris, il lutte en géant ;
Son étoile est la discipline,
Sa mâle parole, en avant !

Le devoir sème le bien-être,
C'est le tuteur de nos deniers,
C'est le zélé garde-champêtre,
Ce sont les humbles cantonniers.

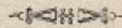
C'est la maternelle parole,
Guidant le premier bégaiement ;
Ce sont nos maîtres, car l'école
Est le sublime dévouement !

Elle ouvre à deux battants la vie
Aux citadins, aux paysans ;
C'est la maison de la patrie,
Le foyer de tous ses enfants !

De l'ignorance elle est la digue,
Elle prépare l'avenir ;
Ramenons-lui l'enfant prodigue,
Les beaux jours pourront revenir.

L'ennemi commun, la souffrance,
Nous opprime en haut comme en bas ;
Pour la réduire, notre France
Nous convoque tous aux combats !

Ta tristesse est-elle apaisée ?
Rends le sourire à ton œil bleu ;
Sœur, le bonheur est la rosée,
Qu'entre les siens, répartit Dieu.

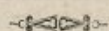


1874

DIALOGUE (1)

LIVRETS LAVOCAT (2)

(Alphonse HOCH, Léonie PIETTE, tenant à la main leur livret.)



ALPHONSE (montrant son livret et s'adressant à Léonie).

De ce livret, Mademoiselle,
Nous sommes nantis tous les deux ;
Ce qu'on prime en vous, c'est le zèle ;
En moi, l'élève studieux.

(1) Récité à la distribution des prix de Romainville.

(2) Généreux et intelligent bienfaiteur, qui a donné 60,000 fr. à la caisse d'épargne pour la répartition de 1,200 livrets aux enfants des écoles. Je connaissais personnellement Lavocat depuis vingt-deux ans. Il faisait la commission des produits pharmaceutiques pour l'île Bourbon.

Un grand livre, rempli d'images,
Aux flancs dorés, fait mieux à l'œil
Que ce cahier de quatre pages,
Servant aux chiffres de recueil.

Pour la recette et la dépense,
Il est construit comme un carnet ;
S'il n'était notre récompense,
On dirait un vieil alphabet.

(Ouvrant son livret.)

Mais j'y lis : caisse, épargne, rente,
Statuts, capital, intérêts...
En marge, reçu francs : cinquante,
Suivi d'un paraphe à grands traits.

(Refermant son livret.)

Désormais, je puis être un homme ;
L'argent permet de tout oser...
Mais, vous avez pareille somme,
Comment allez-vous en user ?

LÉONIE (enthousiasmée).

Cinquante francs ! c'est la fortune !
Dieu ! sois loué de ta bonté !
L'occasion est opportune ;
Je suis coquette, en vérité !

Robe à volants, flot de dentelle
Autour du cou comme au pourpoint ;
D'abord, je veux être aussi belle
Que la fille de notre adjoint.

Bas à jour, bottines vernies,
Avec talons, hauts de la main ;
Boucles, coques, nattes jaunies,
Et couronne en fleurs de jasmin.

Un édifice capillaire,
Mieux enguirlandé qu'un long mât :
A la nuque un ruban pour plaire ;
Sur l'épaule un soyeux lama.

Une guimpe en fine batiste ;
Un col sur entre-deux monté ;

Enfin, pour terminer la liste,
Un blanc jupon, bien tuyauté.

Puis des cerceaux d'or pour parure ;
Montre, chaîne, bagues, collier ;
Sans bijoux, on a triste allure,
Et l'on ruine..... son bijoutier.

ALPHONSE (d'un ton ironique)

Holà ! tout beau ! jeune Perrette !
L'imagination rend fou !
Vingt livrets, vendus d'une traite,
Seraient mangés pour votre cou !

Je vous vois déjà grande dame,
Belle... sans pain, sans feu ni lieu.....
Me voyez-vous comte ou vidame ?
Ces rêves font peine au bon Dieu.

LÉONIE (confuse.)

Pardon pour mon rêve égoïste,
La tête parle avant le cœur ;
Aux lueurs de la lampe au schiste,
Mes doigts coudront avec ardeur.

Le seuil de tout pauvre ménage
Invite au travail, au devoir ;
Une fillette de mon âge
A l'aiguille pour tout avoir.

(S'animant).

Mais, j'ai cinquante francs ! qu'en faire ?
Je ne veux pas thésauriser,
Quand dans l'armoire de ma mère,
Le linge est si prompt à s'user.

Draps, serviettes à la douzaine ;
Bas, chemises, cols et jupons ;
Blouses et sarraux de bazaine ;
Manches, bonnets à pleins rayons !

N'oublions pas la literie :
Doux édredons, fermes sommiers !
Le tout payé, sans flatterie,
Je puis dormir sur mes lauriers.

ALPHONSE (vivement.)

Pourquoi pas cristaux de Bohême,
Vaisselle à fleurs de Montargis ?

Hélas ! en vous, parle quand même
L'ardente folle du logis !

LÉONIE (d'un ton de reproche et avec vivacité.)

Railler, Monsieur, ce n'est pas dire
L'emploi de mes cinquante francs !
Eh bien ! vous pouvez en médire,
Je les donne aux plus indigents.

Au vieillard qui tremble et supplie ;
A l'orphelin dans l'abandon ;
A la vieille enfant : Rosalie (1) ;
Au brave médaillé : Ferron (2).

ALPHONSE (sévèrement).

Vous divaguez.... mieux vaut vous taire !
On dispose d'argent sonnante ;
Et votre rêve humanitaire,
Est un rêve creux de manant.

Votre livret serait un leurre,
Si vous pouviez le gaspiller ;

(1) Vieille indigente de Romainville, dans l'enfance.

(2) Vieux soldat du 1^{er} empire, âgé de 87 ans.

Sachez que vous êtes mineure !
Vous ne pouvez vous dépouiller.

C'est la première économie,
D'où dépendra votre avenir ;
La dépense est notre ennemie,
L'épargne est si lente à venir !

L'argent que l'ouvrier verse,
Féconde et grossit ce total ;
Chaque versement est la herse,
Ensemencant le capital !

Après le dur apprentissage,
Vous aurez le prix du travail ;
Chaque mois, pour le moindre gage,
Le budget se dresse en détail.

Vous mettrez tant pour nourriture,
Tant pour loyer et vêtement ;
Puis en docile créature,
Vous songerez au versement.

8.

Verser, deviendra l'habitude :
Ce qui coûte est le premier pas ;
Et, dans votre sollicitude,
Vous rognerez plus d'un repas.

Ne craignez point que l'avarice,
Naisse au contact de ce livret ;
L'ordre sera votre écaprice,
Et vous aurez le bonheur vrai.

LÉONIE (avec élan).

Vous parlez, Monsieur, comme un livre !
C'est entendu.... la poule au pot,
De plaisir déjà me rend ivre ;
Je verrai s'arrondir ma dot !

Mais quelles sources inconnues,
Ont produit pour nous ce trésor ?
Dieu nous l'envoie-t-il de ses nues,
Par un ange ruisselant d'or ?

ALPHONSE (sérieusement).

Quels étonnants discours vous faîtes !
A la journée, on vous prendrait

Pour peindre et décrire des fêtes,
Pleines d'un merveilleux attrait.

La source de votre opulence,
Ce sont vos succès, leur éclat ;
Et notre aimable Providence,
Se nomme Monsieur Lavocat.

Il voudrait relever la France,
Par l'épargne apprise aux enfants ;
Le gage de son espérance,
Est de soixante mille francs.

Soixante mille est le dividende,
Douze cents est le diviseur ;
Par son legs Lavocat demande,
Qu'on nous remette le facteur.

Mais que fut cet excellent homme ?
Le travail et la probité.....
Sa vertu fut d'être économe,
Son but la réciprocité.

LÉONIE (en raillant).

Dieu ! quelle triste rhétorique,
Pour énumérer des bienfaits !
Vrai ! vous parlez arithmétique,
A peu près comme un portefaix.

(Temps d'arrêt, avec émotion.)

Je sens un souffle qui s'élève,
Du fond de mon cœur attendri ;
C'est la foi.... ce n'est plus le rêve....
Vers Dieu s'élance mon esprit !

(Les mains jointes.)

Seigneur, l'un des tiens, sur la terre,
De la Seine aimait les enfants ;
Il eût pour eux un cœur de père,
Il en a doté douze cents.

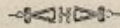
Fais-lui de nombreux prosélytes,
En l'entourant d'un pur renom !
Demain, douze cents satellites,
Feront l'auréole à son nom !

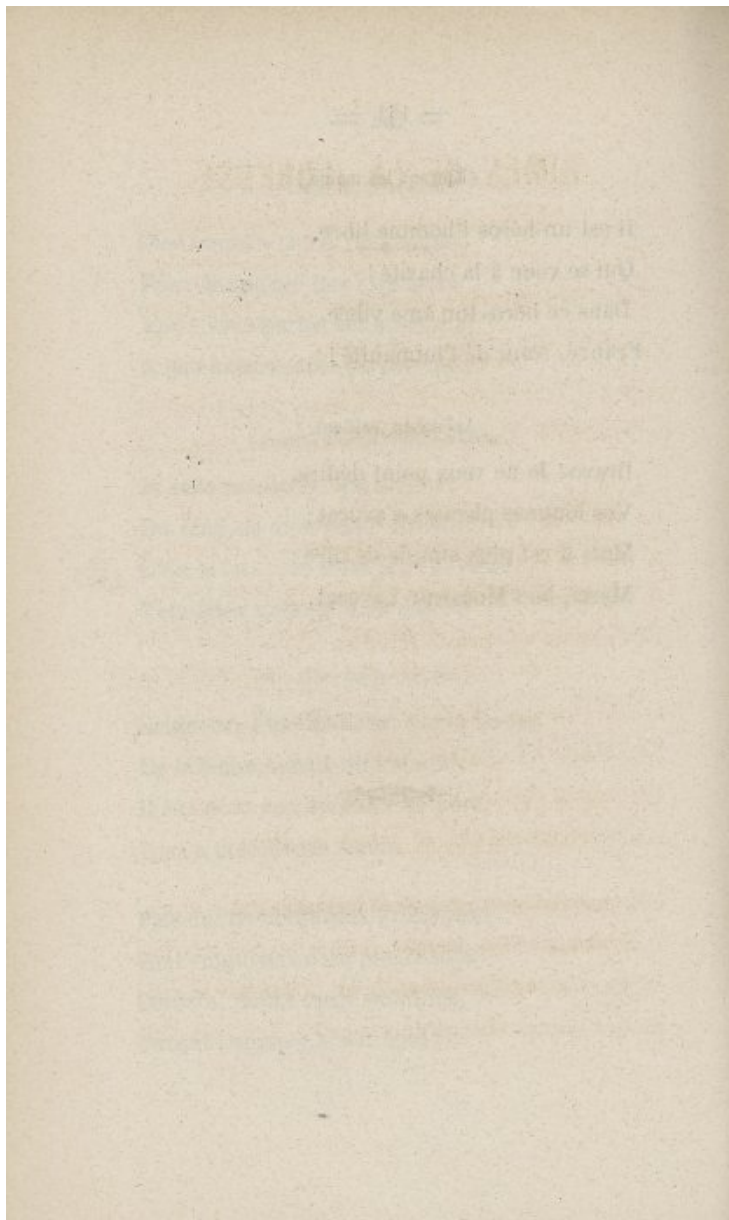
(Elevant les mains.)

Il est un héros l'homme libre,
Qui se voue à la charité !
Dans ce héros ton âme vibre,
France, sœur de l'humanité !

ALPHONSE (raillant.)

Bravo ! Je ne veux point dédire,
Vos longues phrases d'avocat ;
Mais il est plus simple de dire :
Merci, bon Monsieur Lavocat.





RIMES DE LA JEUNESSE

LA CHARITÉ

La charité, bienfait de l'Evangile,
A rajeuni la sombre antiquité ;
A l'égoïsme, au monde usé, fragile,
Elle opposa sa chaude activité.

Loi de l'amour ! de la foi qui s'élève,
Elle abrita les articles ardens ;
Elle servit de bouclier, de glaive,
Au nouveau peuple, au peuple de Jésus.

Son premier mot est parole de flamme,
Il a l'ardeur de la ferme équité ;
Il prend la main d'une esclave, la femme,
La fait régner, de par l'humanité.

Le peuple ému de la neuve maxime,
Au dogme saint vient prêter son serment ;
Il en reçoit, lui, l'antique victime,
La liberté comme un puissant ferment.

Ferment sacré qui soulève le monde,
Qui fait sa joie ou sa folle terreur !
La charité le réchauffe, en émonde,
Les passions qu'y déverse l'erreur.

La charité, la sœur de l'espérance,
Unit les cœurs, en distend les ressorts ;
Elle a créé la noble tolérance,
Le dévouement, qui sont ses purs trésors.

Sa voix aimante enfanta les phalanges,
Dont la bannière abrite le malheur ;
Un saint Vincent, ses filles, sœurs des anges,
Comme eux brûlant d'une chaste chaleur.

Comme eux, aimant l'orphelin et la veuve,
Dont les seuls droits à l'amour, aux doux soins,
Sont la souffrance ou la morale épreuve,
Ou l'abandon ou les cuisants besoins ;

Suivant partout l'humanité souffrante,
Dans ses combats, dans sa paix, dans ses fers;
Dans la famine, à la peste brûlante;
Au Dieu terrible, holocaustes offerts!

Après l'élan, les hauts faits de la gloire,
Quand le héros s'enivre du combat;
La sœur a soif aussi de sa victoire,
En pourchassant la mort chez le soldat.

Qui n'est ému de sa douce caresse,
Quand le blessé s'éveille de la mort;
Quand de sa mère il trouve la tendresse,
Le pur amour, l'amour immense et fort.

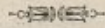
O charité, sainte flamme des âmes,
Aimer par toi, c'est aimer sans détour;
C'est s'immoler, c'est déclarer infâmes,
Le froid calcul, l'égoïsme du jour!



1850

A UNE MÈRE

Que ton fils console ton âme et qu'il
soit le soutien de ta vieillesse !

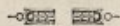


Près du berceau de ton fils adoré,
Que de fois voltigent tes rêves
Quand, transportée aux plus lointaines grèves,
Tu le vois dans la vie à pleine voile entré !

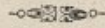
Chaque jour, sur son front libre de tout nuage,
Par de chastes baisers retrempant ton amour,
Tu fais dans l'avenir un sérieux voyage ;
Tu conduis ton fils d'âge en âge,
Non sans songer, sourire et pleurer tour à tour !

Tu ne le sais que trop : l'existence est fragile ;
A lui seul, le berceau te l'a souvent prouvé !
Et puis, durant la vie, un fils, même docile,
Pour sa mère craintive est un mal entre mille,
Que d'avance on chérit, sans l'avoir éprouvé.

Mais, après les tourments, les angoisses cuisantes,
Que l'amour maternel moissonne sans faiblir,
De temps à autre, Dieu, pour vous, mères aimantes,
Comble vos fils d'honneurs, ivresses délirantes,
Dont le ciel est heureux de vous enorgueillir.



AUX ÉLÈVES DE VANVES (1)



De cette tombe, enfants,
L'âme s'est envolée ;
Tout près, dans la feuillée,
Les anges triomphants
Ont étendu leurs ailes,
Pour la porter aux cieux ;
L'hymne d'amour remplit les voûtes éternelles,
Et les larmes, vos yeux.

Laissez couler vos pleurs ;
Du cœur, c'est la rosée,
Que la terre épuisée
Demande pour ses fleurs.

(1) Mort du petit fils de M. Jullien, Cuvillier, enfant remarquable par son intelligence, ses succès, et très-aimé de ses petits camarades.

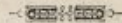
Les vertus, fleurs d'enfance,
Ornent les cœurs aimants ;
Pleurez, car ces vertus seront votre défense
Tout le long de vos ans.

L'espoir de la maison
Était l'enfant qu'on pleure ,
Dieu fait la dernière heure
Pour courber la raison.
C'était l'intelligence,
Le cœur droit, le devoir :
La mort laisse vieillir l'esprit plein d'indigence,
Et fauche le savoir !

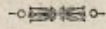
La mort des vieux soldats
Luttant contre l'entrave,
S'est adressée au brave
De vos jeunes combats :
Pour l'humble enfant qui tombe ,
La plus humble douleur !
Des fleurs sur son cercueil, des lauriers sur sa tombe,
S'il meurt au champ d'honneur.

Dès ses premiers essais
Il gagna la victoire;
De vos bravos la gloire
A chanté ses succès.
Mais que les saintes larmes
De l'aïeul attendri,
Ont mieux prouvé pour vous la valeur et les charmes
De cet enfant chéri!

Vaillant enfant, adieu!
Au revoir pour ta mère!
Du sein de la lumière,
Où tu contemples Dieu,
Viens la voir dans ses rêves
Pour te faire bénir;
Il faut à sa douleur les bienfaisantes trêves,
Et le doux souvenir!



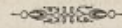
UNE FILLE A SA MÈRE



Pour te fêter aujourd'hui, ta Marie
Forme en son cœur mille serments d'amour;
Je suis ta fleur, ta rose épanouie
Qu'un œil aimé surveille nuit et jour.

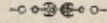
Oh ! fais-moi belle avec ta main si douce,
Rends-moi bien bonne avec ton cœur aimant ;
Et que jamais ta main ne me repousse,
Je n'aurai plus mes colères d'enfant.

Oui, je craindrai toujours de te déplaire,
Je t'aime ! et veux t'embrasser à deux mains :
Car les baisers de ta fille, ô ma mère,
Te sont plus doux que les plus doux refrains.



LE VINGT MAI

L'ORPHELINE A SON MARI, LE JOUR DES NOCES.



Vos serments de la première heure,
Dans mon cœur ont semé la foi;
Ce cœur, du vôtre est la demeure!
Je l'ai juré devant la loi.

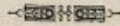
Nos parents, nos amis, le prêtre
Nous ont bénis dans le saint lieu;
Il vaut mieux être que paraître :
Je suis tout à vous devant Dieu.

Marchons ensemble dans la vie,
Ma faible main dans votre main;
Je sens que mon âme est ravie!
J'ai du cœur pour un long chemin!

La vie est plaisirs et souffrance,
Je suis forte pour le devoir;
Doux souvenir, sois l'espérance;
Et vous, beaux jours, je veux vous voir!

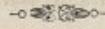
Mais des souvenirs qu'on dénombre,
Deux ou trois sont plus persistants;
Je me souviens : une chère ombre
Est là pour fêter ses enfants !

Le bonheur ne sied à mon âme,
Qu'avec ce souvenir aimé;
De ce jour, je suis votre femme,
Ah ! n'oubliez pas le vingt mai !



1849

UN ENTR'ACTE A L'ODÉON

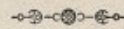


J'adore l'eau d'une fontaine pure;
Je m'enivre au parfum du muguet des grands bois :
J'aime pour lit la mousse et la verdure,
Quand l'amour me sourit du cœur et de la voix.

J'aime un ciel bleu; j'aime la créature
Qui passe en aimant Dieu, son semblable et sa foi;
J'aime d'amour l'immortelle nature
Qui nous tient, jeune ou vieux, sous le joug de sa loi.

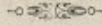
J'aime une âme, à grands traits, de justice imprégnée;
J'admire une douleur sublime, résignée;
Tout près, comme un bluet sous un superbe épi,

J'aime un frais sentiment; j'aime une œuvre signée
Du cœur; et la vertu simplement enseignée
Me plait; pour tant d'amour j'aime *François-Champi!*



1849

LE TEMPS (1)



.
.
.
.

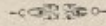
Le temps, noir ennemi, nous devance à la tâche,
La sienne à lui, cruel, est de tout ravager ;
Comme un insecte impur, il dévore, et s'attache
A la frêle vertu qu'il devrait protéger.
Il est sourd et muet ; stimulé par nos plaintes,
Il détruit plus encore ; il active son vol.
Et seul, broyé, sans cœur, sous ses mâles étreintes,
L'homme vit comme un marbre ou comme un dieu Mogol.

(1) Extrait d'une lettre à un ami.

Hélas ! triste existence
Où court en s'engraissant la foule : affreux néant.
Où la mort vient d'avance
Poser son trône au cœur d'un être encor vivant.
L'instinct remplace l'âme, et, la vie écoulée,
L'esprit sort du tombeau, fier, puissant, irrité,
Agitant devant Dieu sa couronne effeuillée,
Et se vengeant du corps par l'immortalité !
En marchant à la mort par la plus belle voie,
L'homme, quoiqu'applaudi, n'est qu'un pauvre insensé :
Car, si ses jours sont beaux, si sa couche est de soie,
Croit-il de son bonheur être récompensé ?
S'il a passé sans bruit, heureux à sa manière,
Méprisant le travail, et fuyant le savoir,
Croit-il, s'il a vécu dans la vulgaire ornière
Des natures sans âme, avoir fait son devoir ?
* * * * *
Amis, sur nos sentiers, la lutte en toute chose
Est pour les cœurs trempés, pour les têtes de fer ;
L'homme faible s'endort et meurt à la nuit close,
N'emportant de ses jours qu'un souvenir amer.

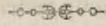
Mais à nous, dont la vie a dépassé l'aurore,
A nous, qui cheminons tremblants vers l'âge mûr,
Le temps doit être cher, et son aile sonore
Doit activer nos jours vers un progrès plus pur !
A l'œuvre ! et chaque jour pénétrons un mystère,
Puisons, puisons sans cesse aux sources du savoir ;
Ne touchons qu'avec crainte aux plaisirs de la terre ;
Ils sont un doux poison, et l'œil aime à les voir.

.
.
.
.



1849

LE MENSONGE (1)



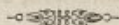
.
.

Âme pure, âme primitive,
Hélas! ton règne s'est enfui!
Quand tu viens vers l'enfant naïve,
Le mensonge t'enlace à lui
Il vole, avide de la lutte,
Et certain d'être nommé roi;
Son triomphe, c'est notre chute;
Notre faiblesse fait son droit!
Il rit sur le sein d'une mère,
Il joue à l'âge pur des jeux,
Il suit nos leçons de grammaire,
Et vieillit quand on devient vieux!

(1) Extrait d'une lettre à un ami.

Assis comme un génie au foyer des pénates
Il exige l'encens, le pontife, l'autel ;
C'est le Dieu des anciens, le démon des Socrates ;
C'est le tyran de l'homme, implacable, éternel !
C'est le roi de la fable, impalpable Protée,
Se riant des plus longs combats,
Pactisant avec l'âme ennemie, indomptée,
Comme avec les cœurs renégats !
Qu'il se nomme *Avarice, orgueil, hypocrisie*
Luxure, paresse, haine, égoïsme, c'est lui,
C'est lui, toujours.... la moins coupable fantaisie
Est son ombre ou son acte... un acte qui séduit !

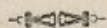
.
.



1849

AVÈNEMENT DE LA DÉMOCRATIE

Souffrir, mais aimer.



Homme, qui bois la vie au torrent de tes larmes,
Fier géant abattu sous la faux du destin,
Eloigne tes alarmes;
Viens retremper ton âme! un hôte, plein de charmes,
T'invite à son festin.

La gloire a ses élus; l'ambition, son temple;
L'égoïsme, ses fils; et le monde étonné
Suit, en riant, l'exemple
Sous ces trois déités; il s'aime et se contemple,
Mais son cœur est fané.

Riez dans vos palais, enfants de la fortune,
Rois chancelants du jour; votre or peut vous offrir
Des plaisirs sans lacune;
Mais que le ciel vengeur vous déclare rancune,
Vous ne saurez souffrir.

La douleur pour vos corps est plus inexorable,
Pour vos cœurs endurcis, elle a plus de venin;
Au peuple elle est aimable.
Car il connaît par goût chaque mets de sa table,
Il savoure son vin.

La souffrance, du pauvre, est la sainte compagne,
C'est le remords du riche, et son poids le plus doux
Est un boulet de bague,
Une arme à deux tranchants, qui, souvent, l'accompagne,
En le frappant pour tous !

Il aime encor, ce peuple, au cœur bouillant et vierge,
Capable, hélas ! de tout, mais capable d'amour...
Sous la bure ou la serge,
Dans ce cœur généreux, que la douleur submerge,
La foi luit plus d'un jour.

Ta mort et tes douleurs, riche, sont sa vengeance,
Il pourrait insulter à ton plus noir chagrin ;
 Mais, il a la clémence
Et devant ton dédain, ou ta sotte insolence,
 Il passe son chemin.

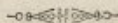
A toi, riche, l'argent, les honneurs, le bien-être ;
A toi, l'esprit, les mœurs, — ce maintien mensonger ; —
 A lui l'ennui de naître,
L'ignorance et la faim... tout voir, ne rien connaître !
 Qu'un tel sort fait songer !

Mais, riche, tu le sais : ta dernière heure arrive,
Et le ciel énerva ta génération,
 Afin que tout se suive,
Afin qu'une autre vienne, apte, forte, naïve
 Finir ta mission !

Donne lui de ton or, mais garde ton mensonge :
Le calme de la vie un jour t'en reviendra ;
 Toi que le luxe ronge
Assouvis l'infortune où tout son être plonge,
 Lui te retrempera !

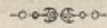
Il te retrempera dans son âme fervente,
Dans son cœur jeune et fort, généreux, turbulent,
Cœur sevré d'épouvante,
Cœur qui veut l'avenir, qui l'aura, s'il s'en vante,
Dut-il l'avoir sanglant !

Vous, qui buvez la vie au torrent de vos larmes,
Vous, dont chaque douleur prouve l'égalité,
Eloignez vos alarmes,
Venez tous au festin ; notre hôte, plein de charmes,
Est la FRATERNITÉ !



1849

A M^{lle} LAVOYE (1)



Sous l'aile d'un songe abritée,
Une voix me suit, nuit et jour ;
Voix céleste, voix enchantée
Souple et riche comme l'amour !

Sonore, vibrante, agitée
Sous l'espoir d'un aimé retour :
Languissante ou précipitée
Comme un coquet ruisseau qui court !

Fleurs des monts, fraîche, parfumée
Voilant *la contrebande armée*,
Sous les frais soupirs de sa foi ?

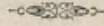
Courage, voix de *la Sirène*,
Tu peux monter, te faire reine
Près de Roger, le chanteur roi !



(1) Dans la *Sirène*, opéra-comique.

1849

ADIEUX DU POÈTE A LA MUSE (1)



Tout était froid ou mort dans les campagnes nues,
Malgré le printemps éternel :
Les arbres dépouillés, en montant vers les nues
Semblaient vouloir se plaindre au ciel.
L'hiver n'était point là ; les traces de l'automne
Seules ne passaient pas ; les oiseaux et les fleurs
Demandaient de l'ombrage, et le ciel monotone
Envoyait sans profit ses précoces chaleurs.
Le soleil au déclin, rouge en sa couche ardente,
Eclairait un humble réduit :
Là, le poète honni, comme un maudit du Dante
Dans le rêve infernal s'enfuit :

(1) A la suite d'un ordre formel de ne plus rimer.

« O ma muse, assieds-toi sur le bord de ta tombe,
Mon âme veut parler : Quel vulgaire destin
T'arrache à mon amour, toi, ma blanche colombe
Dont les baisers brûlants seront glacés demain !
Je te connais d'hier, et nos deux existences
N'ont-elles mélangé leurs flots
Que pour tant de douleur ? de plus longues distances
M'appellent ; et tes jours sont clos !
Tu vas partir, et seul, seul dans ma solitude,
Je gémirai ; mes pleurs, qui n'ont qu'un témoin, Dieu,
En tombant sur ton sein, disent la plénitude
De mes regrets ! amie, oh ! si ma bouche en feu
Pouvait souffler la vie en ta froide poitrine,
Si ce seul regard de mes yeux
Pouvait vivre en tes yeux, si le mal qui te mine
Voulait obéir à mes vœux :
Quel fleuve de bonheur inonderait mon âme
Quels parfums ! quels chants ! quels transports !
Mais non, mais non ; la mort t'attend et te réclame,
La vois-tu qui rôde dehors !
Pourtant lorsque l'on s'aime il est si doux de vivre !

* * * * *

.
Les prés de Fontenay vont s'émailler de fleurs;
La trace de nos pas, quand j'aimais à te suivre,
Verra les liserons reprendre leurs couleurs ;
La place sera vide, et tout fier de la nôtre,

Un poète ira là t'aimer!...

Le jour qui nous voyait l'un dans les bras de l'autre,

Avide de nous alarmer,

Plongera ses clartés sur un pâle suaire,

Etreint par un infortuné ;

Je n'aurai pour soleil qu'un flambeau funéraire,

Pour compagne qu'un lys fané !

.
Adieu, pauvre martyr, attends, attends une heure,

Une heure de suprême adieu !

Ne pleure point la terre, infernale demeure,

Siège des vengeances de Dieu.

La terre où l'homme a faim, où tu versas des larmes

Où tes frères et sœurs n'ont trouvé que douleurs,

Où la vierge du pauvre a dû vendre ses charmes

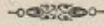
Où l'or a corrompu riches et travailleurs !
Peux-tu craindre la mort, toi qui n'as vu la vie,
Que pour mieux savoir la haïr ?
Toi qui trouva tout fait l'exil dans la patrie,
Toi sans parents pour te bénir ?
Adieu, lorsqu'arrivé au terme du voyage,
Tu songeras à moi, reviens, ombre du soir,
Ou rêve de la nuit, reviens vers ce rivage,
Mon âme s'ouvrira pour te mieux recevoir !
Adieu, cours au bonheur que te doit la nature,
Va savourer ta royauté ;
Au ciel, tu seras reine ; à l'humble créature,
Dieu réserve l'éternité !
Adieu, muse chérie ! adieu, ta main me glace,
Adieu ! c'est moi, c'est moi qui pleure sur ton sein.
Entends les chérubins qui chantent à voix basse,
Un ange vient du ciel te prendre par la main !
Adieu ! tout mon bonheur s'envole avec ton âme ;
Avec toi, la mienne s'endort ;
Je serais ton foyer : monte au ciel, sainte flamme !
Le temps saura vaincre la mort. »

Et la voix s'éteignait comme un flot sur la grève,
Comme un soupir du vent, égaré dans les bois ;
Comme un dernier adieu de l'amant qui se lève,
Embrassant ses amours pour la dernière fois.

- 169 -

1848

SEUL, SEUL !



Solitude intérieure, où l'âme recueillie
Comme en un sanctuaire, aime à s'ensevelir,
Baigne longtemps encore dans tes ombres ma vie,
Cache lui le soleil qui pourrait la flétrir !
Quand mon amour, épris à sa première aurore,
Voulut toucher l'amour d'autrui,
Oh ! le cœur m'apparut comme un vase sonore,
Dont le brillant trompe et séduit !

J'avais, dans ma jeunesse et dans mon innocence,
Caressé, cultivé l'amour comme ma foi ;
C'était mon seul trésor, et dans l'effervescence
De mes rêves d'enfant, je rêvais comme un roi :

Oh ! disais-je souvent, quand les feuilles d'automne
Auront jonché le sol trois fois ;
Quand ces murs du collège où tout est monotone,
Ne renfermeront plus ma voix ;

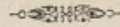
J'irai porter mon cœur à ces foules ingrates,
Que l'on m'a dit souvent jalouses des héros ;
J'irai leur reprocher le trépas des Socrates,
Sans chercher les flatteurs, sans craindre les bour-
De la justice sainte et de l'amour céleste [reaux,
J'inonderai l'humanité ;
Ou je mourrai frappé par ce destin funeste,
Tyran de toute liberté !

.
.
.

J'aimais.... un seul rayon de l'amour sur mon âme
Électrisait ma vie, enchantait l'avenir :
J'aspirais par avance un sourire de femme ;
Et selon moi les jours étaient trop lents à fuir !

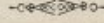
Maintenant, j'ai franchi ces heures d'espérance
Où l'enfant dort avant le jour ;
Et mon cœur s'est, hélas ! vêtu d'indifférence
Comme un cœur vieux d'âge et d'amour !

Comme une blanche fleur, resserrant sa corolle
Sous les rayons brûlants d'un soleil de juillet,
Mon âme ouverte à tous, toujours rieuse et folle,
Soudain s'est refermée au feu qui la brûlait !
La colère du ciel parcourt en vain l'Europe
Et plonge les rois dans le deuil,
Tout ce bruit de volcans me frappe et m'enveloppe
Comme un grand vent heurte un cercueil !



1848

A LA PETITE MARIE (1)



Salut, ange tombé comme un rayon du ciel,
Riche otage de l'espérance !
Salut à ton passage au foyer paternel,
Trésor de paix et d'innocence !
Nos vœux t'ont devancé sur le seuil de tes jours :
Qu'ils soient purs et sans larmes !
Mais quels attraits, quels charmes
Ont pu sans quelques pleurs en poursuivre le cours ?
Sur ton berceau ce frêle sanctuaire
Où l'on se plaît à bercer l'avenir,
Comme un germe d'amour je pose une prière,
Qu'elle te soit féconde au jour du souvenir !

(1) Née le 12 novembre, promulgation de la constitution,
baptisée le 40 décembre, vote présidentiel.

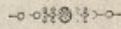
10.

Que la main étrangère
Qui dispense à ton corps la grâce et la santé,
Soit une main de mère,
Un gage de bonheur et de sécurité !
Deux jours, (1) chers ou fatals à la pauvre Patrie,
Graveront dans nos cœurs ta naissance, ô Marie !
Simple fleur ignorée au pied du cèdre altier,
Vos deux vagissements frappèrent la même heure,
Mais le tien s'éteignit dans cette humble demeure,
L'autre tonna les siens à l'univers entier !
Ne crains rien..... le temps se mesure
Pour les monuments de l'orgueil !
Vingt constitutions de diverse nature
Revêtiront peut-être avant toi le linceul !
Mais pourquoi parler de la tombe,
Quand tout nous en voile l'horreur ?
Dans les pleurs, dans les ris tour à-tour l'homme
[tombe,
Sans pouvoir commander à son propre malheur !
Les langes du berceau cachent tant de mystères

(1) 12 novembre, 10 décembre 1848.

Que la joie est sévère et le rire pensif
Devant l'enfant qui dort, cet instrument passif
Des jours que le destin fera peut-être austères !

Mais nous qui fêtons l'avenir,
N'allons pas déchirer ses voiles ;
Dorons-y des milliers d'étoiles,
Le prêtre est là pour le bénir !



1848

OU MÈNE LA FAIM

-o:~o-

Un nid d'êtres humains, près d'un nid d'hirondelles,
Abritait sous les yeux des anges clairvoyants,
Une mère et sa fille aux bleuâtres prunelles,
Un ange de la terre..... Un ange de quinze ans.....

Quinze ans..... le parfum de la vierge
L'embaumait....., Nul bruit de l'enfer
N'avait tracé sentier sous sa robe de serge
Pour elle nul poison ne frissonnait dans l'air.

Son horizon, son ciel, sa vie étaient sa mère,
Par de là cet amour jamais son cœur n'errait.....
Rien ne troublait ses jours..... mais quand la faim
S'asseyait au foyer, sa mère, hélas ! pleurait.....
[amère]

De ces pleurs échappés dans l'ombre
Le ruisseau limpide et brûlant
Minait une âme d'or..... La perspective sombre
De la mort par la faim était un poison lent !

Le sommeil de la nuit venait-il ? dans ses rêves
Il noircissait encore ce lugubre avenir ;
C'était une douleur accablante et sans trêve,
Peut-être excusant tout pour pouvoir se guérir !

Près de la mort, le noir fantôme
Parfois une image passait.....
C'était quelque héros sous les traits d'un jeune homme,
Dont le nom semblait doux, dont l'or éblouissait.

La charité, prétexte, hélas ! parfois du crime,
Un jour, franchit le seuil du modeste réduit :
Elle vint prendre place à cette vie intime,
Que rien n'avait troublé, que rien n'avait séduit ;

Pour plaire, le pain de l'aumône
Doit tremper aux sources du cœur ;
Honte à la charité qui se fait en gants jaunes,
Qui revêt la vertu pour dévorer l'honneur.

La richesse inhumaine est un lourd privilège ;
Tout bien-être égoïste aigrit la pauvreté !
Plus lourde est la richesse à qui l'or sert de piège,
Dont l'hypocrite aumône est une iniquité !

Le maintien de la bienséance
S'évanouit sous un regard !
Un rien put la ternir cette fleur d'innocence
A qui sa mère était autrefois un rempart.

Quelques soleils pâlis par leur lointaine course
Passèrent souriant du sourire des morts ;
Le bien-être emprunté remonta vers sa source,
Laissant un souvenir, imposant un remords !

Qu'ils passent et consomment vite
Les plaisirs de la volupté !
Lorsque la passion vers eux se précipite,
Elle dévore tout : l'honneur et la santé !

.
.
.

Un soir, à la lueur d'une pâle veilleuse,
Un être délirait : quelques froides sueurs
Découlaient de son front, et la prunelle creuse
De ses yeux consumés ne sentait plus de pleurs.

Sa lèvre jaune et desséchée
Se contractait péniblement ;
Puis, par moments égaux, de sa couche arrachée
La vierge du passé semblait prêter serment.

Elle sentait la mort opprimer sa poitrine,
Pour en chasser la vie, et son amour glacé
S'éveillait sous ce poids..... Mais la fièvre mutine
Activait le délire en son cerveau froissé :

« Seize ans... mourir... seize ans... oh ! rage
« Mourir seule... seule... ils ont fui
« Les infâmes flatteurs... ils ont peur d'un orage ;
« Je suis seule à lutter, sans force, sans appui.

« Je meurs ; adieu soleil, bonsoir, humble mansarde
« Qui me donne l'abri ; j'ai trop vécu, je meurs...
« Quelle vengeance, ciel ! quand la mort me regarde,
« Mes compagnes d'enfance ont sur le front des fleurs ! »

En effet, la mort attentive
Souriait à ses jeunes ans :
Sa faux brilla dans l'air, et la frêle captive
Sortit du temps trompeur sans prières ni chants.

Nul ne connaît le seuil où cette âme envolée
Vint réclamer ses droits à l'hospitalité ;
L'âme n'a droit à rien sur la terre ; exilée
Du ciel, son seul domaine est l'immortalité !

Pauvre esclave de l'infortune,
Trainée à deux mains dans l'affront,
Quinze ans, tu sus porter pure ta tête brune ;
Un instant a suffi pour te souiller le front !

En passant parmi nous, tu servis de pâture
Au vice, souriant despote de l'exil ;
Tu n'as pu préserver ta fragile nature ;
A l'impuissance humaine un Dieu pardonne-t-il ?



1848

ADIEUX A LA CREUSE

-o-o-o-o-

Adieu, ma Creuse bien-aimée!
Je te préfère aux palais d'or :
Chez toi la vie est parfumée,
Sous leurs lambris veille la mort !
Ton sol est pauvre, et dans l'histoire,
Rougir de ton obscurité,
Ce serait rougir de ta gloire !...
Un peuple est toujours trop vanté.

Les grandes nations ont de riches décombres
Pour couvrir de clinquant leur caduque fierté !
De l'histoire la nuit te garda sous ses ombres
Pour te rendre plus forte à la postérité !

La primitive indépendance,
Qui fit de l'homme un maître, un roi,
Vient s'abriter sous ton enfance,
Car l'enfant conserve la foi :
Cette foi que l'homme abandonne,
En courant aux progrès menteurs ;
Seule, cependant, elle donne
Le secret qui fait les grands cœurs !

Des peuples souverains les iniques folies
N'ont pu trouver d'échos entre tes rochers nus !
Tu sus fouler aux pieds leurs étranges manies,
Conserver ton pain noir, tes naïves vertus.

Les siècles en marchant vers une nouvelle ère,
Verseront sur ton sol trop de gloire et d'éclat !
Car chaque nation, terrible et grand mystère,
Doit fournir à l'histoire un tribut, un combat...

Le bonheur au pauvre est intime ;
L'ennui s'achète au poids de l'or,
Le déshonneur au poids du crime
Et la gloire au poids de la mort.....

Du jour où la gloire vacille,
Ou fuit vers un autre horizon,
Son possesseur veut qu'elle brille...
Les pleurs lui servent de rançon...

Comme la lampe sainte, ou comme un souffle d'homme,
Tout bien-être s'éteint... et quand on a grandi,
De géant qu'on était on redevient fantôme,
Puis rien, ou moins que rien... un souvenir maudit!...

La gloire chez un peuple est une gloire d'actes,
Ou bien une fumée... et l'acte dans son cours
Froisse ou brise des noms, des peuples ou des pactes...
La gloire est destructive, égoïste, toujours !

Sur l'avenir, un affreux doute
Balance ses milliers d'enfers ;
Chaque penseur montre sa route
D'où s'éloigne encore l'univers ;
Le *moi*, même au pur patriote,
Absorbe toute affection ;
Joûrions-nous au don Quichotte,
A chaque révolution ?

Aucun de nos savants ne plane
Sur la rude réalité !
La vieille logique se fane
Au soleil de la nouveauté !
Nos hommes d'initiative
De l'impossible aiment le jeu,
Ou, pleins d'une fierté naïve,
Dans nos lois voudraient singer Dieu !

Le chaos de l'idée, élargi dans ses bases,
Est trop profond pour nous; nous demeurons au seuil;
Nous suivons, malgré nous, l'histoire dans ses phases,
Automates humains destinés au linceul !

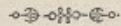
Reste obscure, Creuse chérie,
C'est le souhait de tous mes jours ;
Pourquoi sourire à la manie
De troubler ta paix, tes amours ?
Hélas ! dans ta coupe de chêne,
Que bordent la mousse et les fleurs,
Le vertige, qu'un mot déchaîne,
A versé ton sang et tes pleurs (1).

(1) Émeute de Guéret au sujet des 45 centimes.

Crains, fuis ces hommes au front blême
A l'âme sèche, au cœur d'airain,
Qui cherchent la fin d'un problème,
Toujours résolu sous ta main !
Chez toi, le dernier prolétaire
Est fils de la propriété.
Quand il n'a pas sa part de terre,
C'est qu'il ne l'a pas mérité !

Si la gloire t'attend sur le bord de ta route,
Suis la marche du temps... vouloir le devancer,
C'est vouloir tenter Dieu... Fuis l'abîme du doute
Où plonge tout mortel qui veut trop bien penser.

Prends garde ; la lice est ouverte
A la plus humble nation ;
Février a donné l'alerte :
Sociale ébullition !
Mais, dans la neuve et vieille histoire,
Il est un fait incontesté :
Les peuples meurent de la gloire...
Ils vivent de l'obscurité !



1848

A. FELLETIN (1)

§§-§§

Felletin, quand ton nom vient effleurer ma langue
Comme un rayon de miel, mon âme est en émoi :
Car au temple j'entends et la sainte harangue
Et les doux mots du cœur qui bercent dans la foi ;
Sous mes yeux, le travail, compagnon de la terre
Orne mes bons amis de ses riches sueurs ;
Sur leurs tempes, je vois le savoir salutaire
Se tresser pour la vie en guirlande de fleurs !

Je vois leurs ris, leurs jeux et leurs courses lointaines ;
Je me plais à bénir leurs maîtres bons, et fiers
De traiter en amis leurs élèves !..... Leurs peines
Disparaissent toujours sous ces frêles lauriers.

(1) Lettre envoyée pour la distribution des prix de Felletin, août 1848.

Mon souvenir, heureux de sa propre opulence,
Se rit de l'avenir et vit dans le passé !
Et c'est ta gloire à toi, de grandir dans l'absence,
Collège libéral d'où l'orgueil est chassé !.....

Quarante-huit inscrit sur une grande page
S'est gravé sur ton front, puis au cœur de tes fils !.....
Quarante-huit..... Ce mot que le temps, dans ses plis,
Ensevelit déjà selon son vieil usage,
A remué le monde et ton simple berceau :

Février se levait sur la scène moderne :
La France, sommeillant dans la paix du tombeau,
Durant vingt ans d'espoir, sous un ciel froid et terne,
Avait mûri sa haine et rêvé l'ouragan.....
Le ciel a sonné l'heure..... et les rois de la veille
Ont mis la sonde en vain dans les flots menaçants :
Ils s'étaient voilé l'œil, le bon sens et l'oreille ;
Dieu s'est retiré de leurs rangs.....

Les enfants de la noble France
Ont courbé leur sauvage ardeur
Devant celui qui donne l'espérance
Au pauvre esclave, au proscrit, au malheur !

Et la sagesse éternelle,
Durant les premiers pas de ce peuple nouveau,
Para d'une étincelle
Les décrets émanés de son jeune cerveau.

Huit jours entiers, Paris vécut dans des délices
Qui font songer au ciel;
Le burin d'un grand peuple orna ses édifices
D'un triangle immortel !
Cet élan fraternel, cette sainte devise
Pour les fils sortis de ton sein,
Fut un élan vers toi, collège en qui l'Eglise
A déposé le bon levain !

Dans tes flancs l'homme libre a compris l'origine
Le pourquoi de la liberté !
Car, seule, la raison soutient ta discipline,
Pour guider la fragilité.
Chez toi, l'égalité, pour un peuple de frères,
Est un moins riche bienfait :
Tu fuis titres, honneurs, distinctions amères
Fruit du hasard ou d'un forfait !

Républicains, sortis des bras de ce collège,
Volez dans les sentiers qu'on prépare aux humains;
Et quand viendra le temps où le respect protège,
Recueillant votre front entre deux pâles mains,
Vous rirez de dédain, en contemplant le monde,
Républicain de nom, sur un char triomphant;
Puis, promenant vos doigts sur quelque tête blonde,
Vous vous direz : je fus républicain, enfant !

Amis, vous le savez, le monde a des paroles
Pour perdre, point ou peu pour sauver du péril;
Il lance au jeune esprit, aux pauvres têtes folles,
Dans un dédal obscur, un mystérieux fil
Qui conduit au désordre, aux luttes intestines,
Vers un but odieux, embelli par des fleurs.....
Il est des cœurs en qui le plaisir des ruines
A mis la passion des angoisses, des pleurs.....

Des hommes niant tout avec leur plume athée,
Des bourreaux incarnés sous quelques noms fleuris,
Qui voudraient transformer chaque homme en Pro-
[méthée.
Et rire du malheur sous de riches lambris.....

11.

L'âme de dix-huit ans, bouillante, généreuse,
Se heurte trop souvent au dangereux écueil,
Et ne peut discerner sous une voix pleureuse,
Sous la faim qui supplie un affamé de deuil

D'autres, non moins pervers, au charme de l'orgie,
Au feu follet du rire empruntent leurs appas,
Prédicateurs fardés de la démagogie,
Le désespoir brûlant est semé sous leurs pas !

Et l'âme ainsi séduite

Ne peut se définir

Amis, que de mortels pleins d'un noble avenir.
Ont, au sein du plaisir, mis le bonheur en fuite,
Sans qu'il pût revenir !

Un peuple maritime au vaisseau qui s'égare,
Donne pour guide son fanal ;

L'église pour ses fils est-elle plus avare,

Et n'a-t-elle pas un signal ?

Le seigneur, pour sa vigne

Qu'il voit à chaque soir prospérer et mûrir,

Pouvait-il faire choix d'un vigneron plus digne

Que celui qui vient vous bénir !

Durant les longs travaux qu'exige la science,
Quelles précieuses sueurs,
Amis, ont fécondé notre récolte en fleurs ;
Au ciel seul est la récompense !
Des voyageurs adolescents
N'a-t-on pas dans ces lieux tracé l'itinéraire ?
N'a-t-on pas dit cent fois au jeune téméraire :
Des flatteurs méprisez l'encens ?

Sous l'effroi du péril, vos mères palpitantes,
Vos frères, vos sœurs, vos amis
Vous montreront du doigt les pâles ennemis
Qui flétrissent les jeunes plantes !

Vous le voyez : le ciel a prévu le danger ;
Et sur le sol ardu qu'on nomme politique,
Il a placé bien haut sa vieille polémique,
Pour assurer un phare à l'humble passager !

Pour arriver au bien si la voie est étroite,
Les vaillants s'y pressent nombreux ;
Février a montré que l'âme est noble et droite,
Chez un peuple fort, généreux !

Un bras venu d'en haut a produit la secousse
Qui brise tout : hommes et rois.....
Mais, après le tonnerre une voix noble et douce
Apprend aux nations leurs droits.....

Deux fois, dans notre France, un féroce génie
Voulut toucher l'œuvre de Dieu,
Tu te purifias, République bénie,
Dans un long baptême de feu !
Hélas ? circonscise en tes langes,
A l'âge mûr, ton nom ne devait que grandir,
Et voilà que la mort s'abreuve en tes phalanges ;
Puisse ton sang versé valoir le sang martyr !

République française, en qui la Providence
A montré son doigt protecteur,
Dans ton premier essor tu depouillas la France
De son Dieu, de son bienfaiteur !
Tes enfants avaient jeté l'ancre
Dans le sable mouvant de l'incrédulité ;
Voltaire te noya dans les flots de son encre
Qu'il avait cru lancer à la Divinité !

Sans force et sans amour, mourante sous le doute,
Tu disparus sans bruit, et ton rival vainqueur
Sur l'aile de la gloire a poursuivi sa route
Pour se briser dans le malheur !

Au jour fixé par Dieu, de la tombe évoquée,
Ayant pour précurseur l'immortel O'Connel,
Pour soutiens des cœurs droits, nulle part attaquée,
Tu nous viens par ordre du ciel !
Salut..... et si ton règne
Est celui qu'on a tant vanté,
Sous ta magique enseigne,
Se rangera l'humanité!...

Le monde vous attend, l'Église vous contemple,
Amis, avancez avec foi :
Quelques-uns d'entre vous subiront dans le temple,
Le joug doux, léger de la loi ;
D'autres moins fortunés, dans la foule ennemie,
Heurteront le vice indompté ;
Fils futurs des deux camps, de votre voix amie,
Jurez culte à la liberté !



1848

LA VIE A DEUX

-oHHC-

Le riche épris de ses coffres pleins d'or,
L'ambitieux qui couronne sa tête,
Le beau *lion* qui boit, fume et s'endort,
L'industriel, le savant, le poète
Courent en vain aux sources du bonheur.....
A l'égoïsme ils demandent appui,
Mais en retour le dégoût et l'ennui
Versent sur eux la coupe du malheur !

Pour retrouver des heures plus sereines,
L'homme isolé, l'artisan de ses peines
Donne son nom, son foyer à l'amour !

Et quand le sang se glace dans ses veines
Quand le public l'a brisé sous ses haines
Il peut renaître à chaque fin du jour !

-oHHC-

1846

A LA PAUVRETÉ !

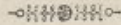
—o—o—o—

Salut ! notre nouvelle reine,
Trêve un instant à tes douleurs !
De tes enfants voilà l'étrene :
Puisse-t-elle sécher tes pleurs !
Sur ta lèvre blême et austère
J'ai lu ce mot tombé des cieus :
Que le vrai bonheur de la terre
Revient à qui fait des heureux !

Fille du ciel, ton diadème
Un jour te fut donné par Dieu :
Et dans les champs où l'homme sème,
Il te fut dit : va, glane un peu.
Dès lors assise au banc de pierre,
Tu montras aux cœurs généreux
Que le vrai bonheur de la terre
Revient à qui fait des heureux !

Longtemps, l'univers en démente
Sous tes haillons put te braver....
Sous le Christ, ton règne commence,
Bethléem vient te relever.....
T'abritant dans son sanctuaire,
Jésus prouve aux rois orgueilleux :
Que le vrai bonheur de la terre
Revient à qui fait des heureux !

En sanctifiant ton empire
Tu deviens féconde en bienfaits ;
L'homme que l'égoïsme inspire,
Ne peut comprendre les attraits :
Le peuple, ému par ta prière,
Apprend dans les jours orageux :
Que le vrai bonheur de la terre
Revient à qui fait des heureux !



1845

A L'ABBÉ DELOR (1)



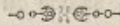
Le temps nous effleure et s'envole,
La jeune amitié vit toujours,
Malgré l'ironique parole,
Malgré le caprice des jours ;
La paix, la vaillance et la force
Sont aux cœurs noblement unis ;
Telle on voit une rude écorce
Enlacer deux chênes amis.

A l'or, aux honneurs, aux couronnes
Nous préférons un cœur d'ami ;
Sans ce seul bien, sur le plus haut des trônes,
Un prince, hélas ! n'est prince qu'à demi !

(1) Professeur de rhétorique, nommé en 1845 curé de Saint-Pierre, à Limoges.

Merci, si durant cette vie
Tu veux n'être qu'un avec nous ;
Nous serons forts, tout le public,
Car ton souvenir est si doux !
L'amour est si charmante chose,
Il est le fond même du cœur,
L'homme misanthrope est morose,
Aux amis sourit le bonheur !
A l'or, etc.

Pour le style et pour les harangues
N'as-tu pas pétri nos cerveaux ?
Tu fis bégayer à nos langues
Les chefs-d'œuvre anciens et nouveaux ;
Nos cœurs unis, soit dans Virgile,
Soit dans Horace ou Cicéron,
Soit dans le sublime Evangile,
Aux vieux ans, se rajeuniront.
A l'or, etc.



AU DIRECTEUR DE FELLETTIN

L'ABBÉ JACQUES DESAL



Mon cœur m'a dit : c'est la Saint Jacques :
Vers les monts je veux m'envoler ;
L'amitié doit fêter sa Pâques,
Les vieux souvenirs vont parler,

Doux souvenirs de vingt années,
De l'oubli mon cœur vous défend ;
En dépit de mes destinées,
J'aime à redevenir enfant.

L'homme ingrat touche à la démence,
S'il rit des premières leçons !
Les blés mûrs chantent la semence,
Les oiseaux, les jeunes chansons !

Que le mal cuisant te délaisse
Au milieu de tes fils aimés ;
Qu'ils ornent ta frêle vieillesse
D'enfants forts, instruits, estimés.

Et quand, bien tard, sous les rhizomes,
Ton corps fatigué dormira,
Que l'on dise : il a fait des hommes !
Par lui Felletin s'illustra.



1846

A MON PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

-o333o-

Du doux bienfait de l'existence,
L'homme est toujours reconnaissant,
Puisque selon tout ce qui pense,
L'être vaut mieux que le néant.

L'homme est de plus intelligence,
Et, sans elle, il est impuissant,
Or, exister par excellence,
C'est vivre en homme intelligent.....

Grâce à toi, ma faible pensée,
Vers son auteur, s'est élancée
Pour y puiser la vérité ;

Dans les réveils de ma mémoire,
Maître, mon cœur se fera gloire,
Sur ton noble cœur, d'être enté !

-o333o-

1847

A MON PAYS NATAL !

-o-||-o-

Au foyer de vos pères,
Jeunes âmes si fières,
Revenez chaque soir;
Près de nous, l'homme passe,
Et tout chante à voix basse :
Au revoir, au revoir !

Pays de nos berceaux, oasis de la Creuse,
Tes enfants vont partir vers les lointains pays;
Mais à ton moindre geste, à ta voix si joyeuse,
Ils reviendront bien vite au sein des vrais amis !
Au foyer, etc.

Assis sur les degrés, près de ta croix de pierre,
Dans un des arcs ronds de ton vieux pont romain,

J'aime à voir ta *Bregeole*, et ta sage rivière
Qui pousse en bruissant la roue à ton moulin !

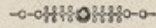
Au foyer, etc.

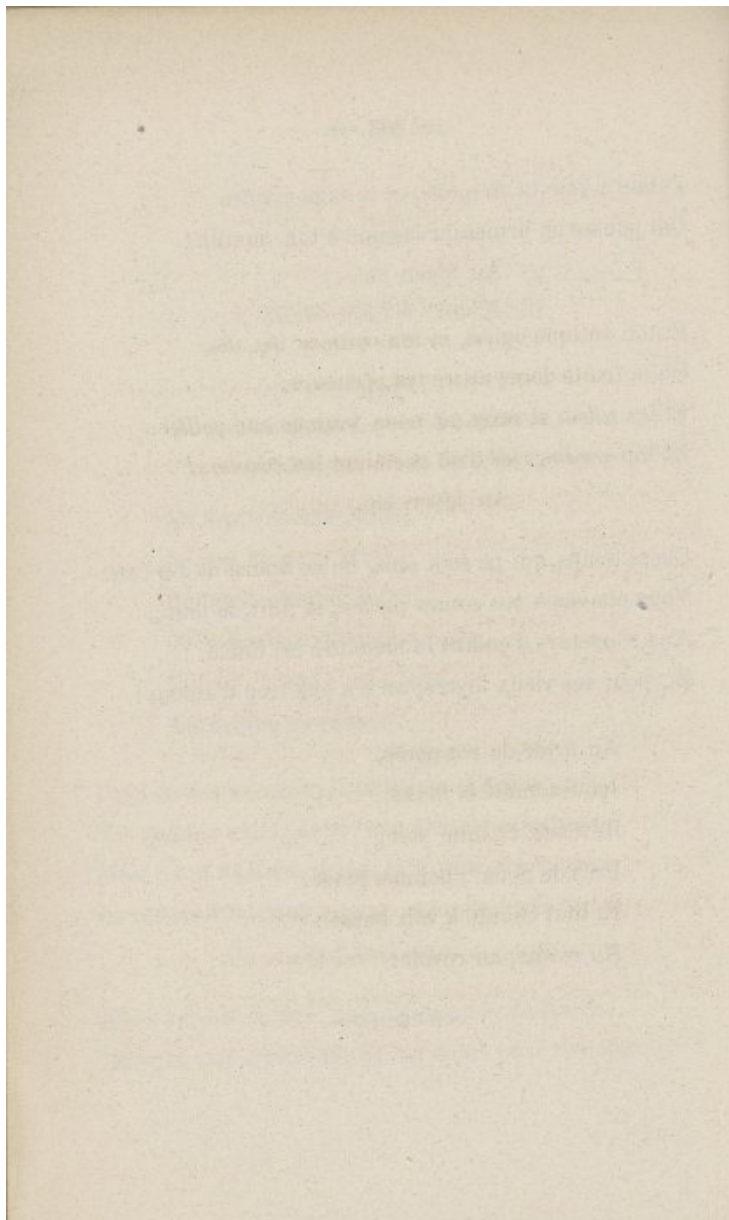
Et ton antique église, et ton *ruisseau des îles*
Où la truite dorée attire tes pêcheurs ;
Et tes *sillons* si verts où nous jouions aux *quilles*
Et ton *ormeau ridé* d'où partaient les *coureurs* !

Au foyer, etc.

Chers temps, qui ne sont plus, de ce bourg de *La Celle*
Vous pouvez à nos cœurs parler, la nuit, le jour ;
Aux souvenirs d'enfant la mémoire est fidèle,
Et, pour ses vieux foyers, on n'a pas trop d'amour !

Au foyer de vos pères,
Jeunes âmes si fières,
Revenez, chaque soir ;
Près de nous, l'homme passe,
Et tout chante à voix basse :
Au revoir, au revoir !





PÉRORAISON

Il manque, dit Parent (1), deux feuillets à ma thèse.
Ainsi, maître renard endoctrinait le bouc;
Pour lui la poésie est une diathèse
Dont la sécrétion est sœur du caoutchouc.
Il sait, pour son profit, que thèse magistrale
S'allonge en vains propos, malgré la Faculté;
Qu'un poète essoufflé bavarde jusqu'au râle,
Et que, vers, sots ou creux, forment la quantité.
Les fils de Guttenberg sont maîtres en escrime;
Les mots sont leurs fleurets; ils ont toujours raison,
Surtout quand il s'agit d'étrangler une rime;
Ils sont forts, de l'exorde à la péroration.
S'il faut péroration, eh bien, je m'exécute;
Bons ou mauvais discours veulent un résumé;

(1) Imprimeur de la Faculté de Médecine.

Tout écho, vif ou triste, au loin se répercute,
Et le serf n'est heureux que libre et rédimé.

Les cent quatre feuillets qui forment ce volume
Seront-ils lus? j'en doute. En épreuve ou paquet,
Ils m'ont paru le fruit d'une naïve plume,
Qu'attend l'égalité du pilon ou du quai.
Qu'allais-je faire aussi dans la grande galère?
L'océan ne convient qu'aux vaillants nautonniers;
Au manœuvre apprenti le plus humble salaire;
Aux timides aiglons le reste des charniers!
Pour monter à l'assaut, que faut-il? Des fascines;
Pour fixer le soleil, l'œil de l'aigle insolent;
L'esprit se fait petit au sein des officines;
Dans un milieu paisible, air, chanson, tout est lent.

Aux réformes, sans bruit, j'ai prôné la concorde,
Stimulant le progrès, chantant la charité;
J'ai combattu partout l'énervante discorde,
Pour mon art, n'émettant qu'un vœu : la liberté.

Ses ardents contempteurs se sont fait ses esclaves ;
Par elle le savant est né du praticien.
Volcan impétueux, elle entraîne en ses laves
L'égoïsme et la haine, issus du monde ancien.
Le vice à la vertu fait encor banqueroute ;
Les appétits humains ne sont pas tous domptés ;
Non, le progrès n'est pas au terme de sa route ;
La lutte est éternelle, et nos jours sont comptés.
Si, pour le bien moral, le ciel nous a fait naître,
Il commande à nos bras l'effort conservateur ;
L'homme, dans tout travail, doit songer au bien-être ;
Pour le mieux répartir, qu'ai-je été ? Novateur.
Répartir le bien-être : ainsi fut ma devise.....
Mes rimes et ma prose ont marché vers ce but ;
J'ai prêché l'union. A l'orgueil qui divise
Ma main confraternelle opposa son tribut.

Si, quittant le comptoir, j'ai parfois ceint l'écharpe,
Mes vers ont poursuivi d'identiques desseins ;
On se sert d'un clairon et non pas d'une harpe
Pour sonner le combat entre les fantassins.

Ma harpe n'a chanté que paix et harmonie !
Elle aurait pu vibrer pour pleurer nos revers ;
Eh ! qui pourrait chanter en râlant l'agonie,
Quand préside à la mort l'œil froid de l'Univers ;
On se renferme en soi pour panser ses blessures !
Pour relever la France on se dresse en géant ;
Et, pour les traîtres, vient l'heure des flétrissures,
Quand crimes et forfaits retournent au néant.

Combien étaient plus doux les chants de la jeunesse,
A l'aurore rosé des beaux jours du printemps ?
L'homme voudrait toujours que son printemps renaisse,
Mais le soleil a l'ombre, et la vie a le temps !

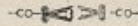


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Avant-propos.....	
RIMES PHARMACEUTIQUES	
A la pharmacie.....	29
A Quevenne (1855).....	33
L'égoïsme et le bon sens (1857)	35
Réalité (1858).....	38
Le mariage pharmaceutique (1859)... ..	42
Le dividende (improvisation, 1860)... ..	46
La pharmacie dans l'histoire (1860).....	47
La pharmacie dans l'histoire (suite, 1861).....	51
La pharmacie dans l'histoire (suite, 1862).. ..	56
Apologue (1863)	61
Improvisation (1863).....	66
La pharmacie dans l'histoire (suite, 1864).....	67
Le pêcheur à la ligne (1865).....	73
Le Codex de 1866.....	76
Congrès des sociétés de pharmacie (compte rendu par le bon Lafontaine, 1867).....	81
Apologue. — Les abeilles et les pharmaciens (1868)... ..	85

RIMES ADMINISTRATIVES

	Pages.
Le garde national en 1860.....	89
Romainville (ballade, 3 juillet 1866) ..	91
A mon capitaine (improvisation, 1867).....	93
A mon commandant (mars 1870).....	97
Les maires croqués en vers libres par un maire. (2 août 1870).....	99
Aux compagnies de marche du 18 ^e bataillon (7 décembre 1870).....	105
A M. Norcott, délégué du lord-maire et de la société des amis de Londres (29 juin 1871).....	108
A Mahias (improvisation, 1872).....	111
Le rêve d'une jeune fille (1872).....	113
Réponse au rêve d'une jeune fille (1873).....	122
Livrets Lavocat (dialogue, 1874).....	131

RIMES DE LA JEUNESSE

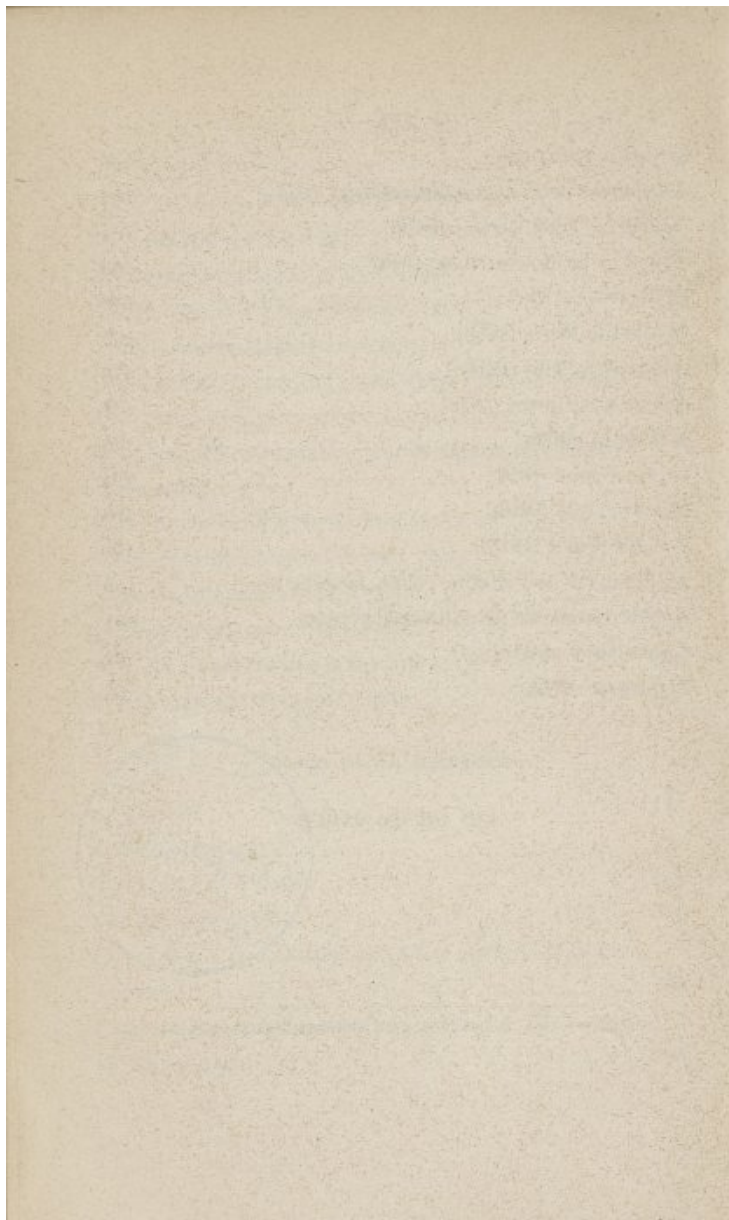
La charité.....	143
A une mère (1850).....	146
Aux élèves de Vanves... ..	148
Une fille à sa mère.....	151
Le vingt mai. — L'orpheline à son mari, le jour des noces.....	152
Un entr'acte à l'Odéon (1849).....	154
Le temps (1849).....	155

Le mensonge (1849).....	158
Avènement de la démocratie (1849)....	160
A mademoiselle Lavoye (1849).....	164
Adieu du poète à la Muse (1849).....	165
Seul, seul! (1848).....	170
A la petite Marie (1848).....	173
Ou mène la faim (1848).....	176
Adieux à la Creuse (1848).....	181
A Felletin (1848).....	186
La vie à deux (1848).....	194
A la pauvreté (1848).....	195
A l'abbé Delor (1845).....	197
Au directeur de Felletin, l'abbé Jacques Desal.....	199
A mon professeur de philosophie (1846).....	201
A mon pays natal (1847).....	202
Péroration (1875).....	205

FIN DE LA TABLE



PARIS. — TYP. A. PARENT, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 31.



ERRATA

Pages	Lignes	Au lieu de	Lisez
12	19 ^e	eunesse	jeunesse
16	2 ^e	égarées	égarés
27	8 ^e	indemne	indemnes
39	11 ^e	Pourquoi voir	Pourquoi voit-on
62	4 ^e	préau,	préau.
69	5 ^e	montera les premiers	montera le premier
70	12 ^e	galamment,	galamment.
77	1 ^e	Jérémi	Jérémie.
«	3 ^e	Therme.	Therme,
«	11 ^e	ému	émules
96	9 ^e	fais	fait
105	4 ^e	au combat	aux combats
139	11 ^e	est le dividende	est dividende

